

MUSIQUES

« Le Rouge et le Noir », de Claude Prey

Jeu de miroirs

Un étincelant spectacle pour une œuvre trop intelligente et problématique, créée au Festival d'Aix-en-Provence.

Claude Prey tient une trop grande place dans notre paysage lyrique depuis plus de vingt ans (*le Cœur révélateur, Fêtes de la faim, les Liaisons dangereuses*, etc.) pour qu'on ne soit pas désolé de l'ennui que dégage *le Rouge et le Noir*, véritable opéra de deux heures vingt que La Péniche de Mireille Laroche a créé jeudi soir au Grand Théâtre d'Aix.

Mais c'est la faute à Stendhal ! Comment le compositeur peut-il se passionner si longtemps pour savoir : 1° si Julien va décider d'abord de prendre la main, puis de coucher avec M^{me} de Rénal ; 2° si, après une première nuit, Mathilde de La Môle va à nouveau recevoir Julien dans sa chambre ; avec en intermède, au séminaire de Besançon, une joyeuse tranche d'anticléricalisme en latin qui aurait ravi nos pères, et, pour finir, les dernières heures assez confuses de Julien entre rêve et réalité, roulant avec M^{me} de Rénal sur le plancher de la prison juste avant d'être guillotiné ?

J'entends bien que Claude Prey a voulu faire un condensé ou un « précipité » d'opéra du dix-neuvième siècle avec « ses héros [ou plutôt ses rôles], ses décors, ses costumes, ses scènes de plein air, d'église et de bal », et en plus un opéra-roman, une grande partie de l'action étant racontée ou chantée par un récitant ou une récitante comme « une sorte de prière d'insérer », dit le compositeur !

Peut-être est-ce dans ce jeu de miroirs perpétuel que l'œuvre se dissout. Et si « *le destin de Julien Sorel est de se donner à vivre sa vie comme un livret d'opéra, se mettre en scène comme un héros d'opéra, vivre ses sentiments comme des passions d'opéra* », selon l'exégèse de Mireille Laroche, on n'est pas étonné d'être exaspéré par la fausseté fondamentale de l'œuvre.

L'habileté diabolique de Claude Prey se retourne contre lui-même. Le film musical est saccadé sans cesse par des arrêts sur image où l'intelligence admire sa distanciation... La musique se plaît aux caricatures du romantisme, de l'opéra classique, voire d'Offenbach, mais souvent le style vocal paraît dévoré par les récitatifs et les parodies en lignes brisées où Claude Prey jadis brocardait le sérialisme.

L'orchestre est le lieu des jongleries les plus folles, mais parfois les plus savoureuses ; ou plutôt les orchestres, car il y a « *l'orchestre rouge* » (bois et cuivres) et « *l'orchestre noir* » (cordes), et en sus deux claviers, deux harpes et des percussions.

Le clou de cette parodie est un bal chez le marquis de La Môle, auquel le compositeur superpose une scène de *Guillaume Tell*, comme un symbole magistral des « *dialogues de sourds, des conversations qui se piétinent sans se rencontrer...*, les seuls dialogues intéressants du théâtre lyrique », selon Prey. Pour lui, l'idée même du spectacle, c'est « *l'impossibilité de communiquer* ». Il n'y a que trop bien réussi...

Ce n'est pas faute d'avoir été parfaitement servi par la mise en scène pétillante de Mireille Laroche, les musiciens d'Ars Nova, excellents sous la direction de Philippe Nahon et la troupe rassemblée par La Péniche-Opéra, dans de charmants décors et costumes romantiques de Marc Boisseau, avec toujours la double dimension en miroirs d'un petit théâtre sur la grande scène.

Tout le monde se donne à fond pour essayer de transcender le « rôle » auquel Claude Prey l'a voué, sans pouvoir réellement devenir un personnage, y compris le séduisant Julien de Jean-Jacques David, voué à observer contraintes et attitudes, perpétuellement en représentation. Géraldine Ros mériterait mieux que le rôle de poupée chantante de Mathilde ; Liliane Mazon est mieux partagée avec l'émouvante victime qu'est M^{me} de Rénal, comme Béatrice Cramoix en lectrice malicieuse et perfide, tandis que Jacques Bona, Paul Gérimon et Antoine Sicot s'ébrouent avec bonheur dans les rôles fats et conventionnels des nobles et des infâmes curés. Enfin Dominique Visse (surprenant avec cette coiffure plate et gominée) domine le lot de sa voix sifflante d'espion *deus ex machina*, et chante à plusieurs reprises une merveilleuse chanson paysanne. Les notables, séminaristes et autres marquis sont très bons, comme les trois enfants de la maîtrise du conservatoire de Tours.

Domage qu'un aussi étincelant spectacle n'ait pu dégeler un public de plus en plus restreint.

JACQUES LONCHAMPT.

★ Donnée trois fois à Aix, *le Rouge et le Noir* sera repris les 12 et 14 janvier au Grand Théâtre de Tours. Diffusion sur France-Culture le 20 août, à 22 h 35. Commande de l'Etat avec le soutien de la Fondation Louis-Vuitton.

Une création mondiale : « le Rouge et le Noir »

Un « opéra-opéra » de Claude Prey, d'après Stendhal, dont Claude Prey a écrit le livret et la musique. Pourquoi ce curieux sous-titre ? « *Parce que c'est encore une approximation désespérée de l'opéra et que je veux me réserver la dénomination "pleine" d'opéra pour l'œuvre que je n'écrirai peut-être jamais...* » Puis, réfléchissant à son opéra, à la convention-opéra qui l'a volontairement guidé dans la composition du Rouge et le Noir, Claude Prey noté : « *Aucune règle n'est gratuite, toutes sont nécessaires, toutes sont symboles, mais aussi toutes mènent à la musique et à sa rencontre avec le drame. Ce qu'il y a de plus important, ce n'est ni le rouge ni le noir. C'est le et. L'idée de la forme était de faire quelque chose qui ressemble à un vrai opéra. Mais qu'est-ce qu'un vrai opéra ? Cela venait après sept ou huit ans d'"avignonnite" — il y avait une certaine hostilité contre le théâtre musical, son aspect hâtif... Un opéra, c'est une action suivie avec des personnages qui chantent en bel canto avec un orchestre dans une fosse. La question est de savoir si ces éléments sont fixes ou vaguement variables. Là, les éléments sont discrètement modulés : en réalité, je définis surtout les manques. Tout théâtre est musical. Le théâtre, c'est évidemment une fuite, une série de fuites : on fuit les mots par la musique, mais la musique ne vous rend pas plus invulnérable pour autant, bien au contraire. Alors vous réintroduisez les mots pour détruire la musique et si, en plus, vous introduisez*

SZ SUDELFINDES ZEITUNG
26 Août 89

Experiment in der Sackgasse

Einen Ausweg aus der Sackgasse bietet auch Claude Prey nicht. Der Franzose.

Schüler von Olivier Messiaen und Darius Milhaud, hat sich für die Opernfestspiele in Aix-en-Provence den Stendhal-Roman „Le Rouge et le Noir“ vorgenommen, fürs Nachbarland ein Schlüsselwerk wie Schillers „Räuber“ für Deutschland. Claude Prey's Idee, das Orchester in zwei Teile, eben die „Roten“ und die „Schwarzen“, also in „Liebe“ und „Gesetz“ zu spalten, wird der Vorlage nicht gerecht, weil in der Textadaption praktisch alle Zwischentöne unter den Tisch fallen.

Einen Versuch war die Welturaufführung wert. Doch bleibt offen, ob Prey's Werk vor der Musikgeschichte bestehen wird. Das Aix-er Publikum, von Mozarts „Zauberflöte“, „Cosi fan tutte“, Purcells „Fairy Queen“ oder vor allem von Prokofjews „Liebe zu den drei Orangen“ verwöhnt, ist nicht umsonst skeptisch geblieben. Für „Rouge et Noir“ gab's bis zuletzt Karten. Zeitgenössische Musik hat halt einen schweren Stand. Und ist nicht ganz unschuldig an diesem Zustand.

AIX-EN-PROVENCE

Le Rouge et le Noir

de Claude Prey

Ça aurait pu être l'événement du Festival d'Aix, puisque c'était une création mondiale et puisque Claude Prey nous a jadis offert quelques ouvrages subtils et chatoyants (comme *les Liaisons dangereuses*) — mais ça n'est rien ! Rien qu'une déception badigeonnée d'eau tiède.

Un livret d'une confusion totale, une musique d'une indigence rare, une mise en scène au premier degré dans un décor et des costumes au demeurant charmants : ça coule, ça glisse, ça disparaît. On enrage simplement de la référence au si beau roman de Stendhal. Pour le reste, ça ne mérite pas même une colère : ça n'est rien, vous dis-je...

L'ÉVÈNEMENT

13 AOUT 1989

OPÉRA

Du « Rouge »
chez Amadeus

**Claude Prey marie
Stendhal à la
musique
contemporaine.
Une gageure pour
Aix-en-Provence.**

Parme". Cela m'orienta déjà sur la piste du "Rouge". »

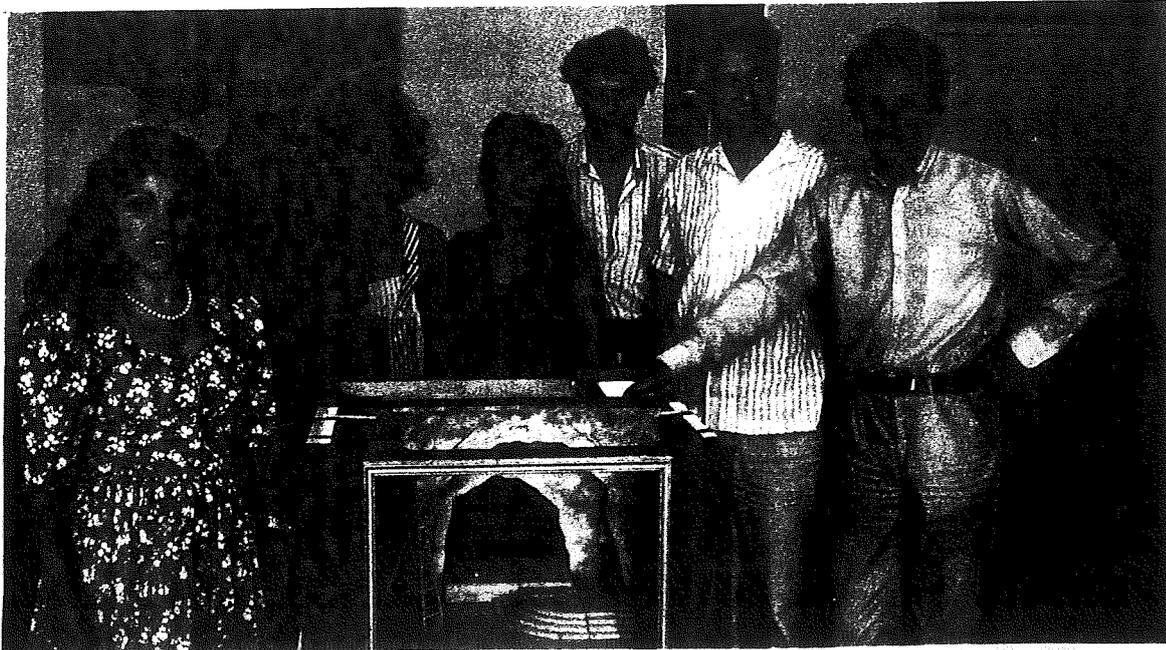
A cette époque — comme aujourd'hui... — il fallait être fou pour choisir la voie périlleuse de l'opéra. D'autant plus que Claude Prey avoue facilement que le genre, malgré « Wozzeck », « était bien mort avec la guerre de 1914 ».

prétendait, on s'en souvient, qu'on pouvait jouer ses opéras sans musique. Claude Prey, à l'inverse, pense que tout théâtre porte sa propre musique... Allant même jusqu'à l'aveu fatal : « *Le livret, c'est le plaisir ; la musique, c'est la corvée.* »

Cela explique-t-il que le sexagénaire n'ait jamais inscrit jusqu'à présent à son catalogue la moindre symphonie, ni le plus petit quatuor à cordes, ni même quelque sonatine ? « *La musique seule ne me protège pas assez. Il faut que j'y mette des mots.* » Entendez « une narration ». C'est ce qu'il propose, cette semaine, avec « Le rouge et le noir », dans lequel il introduit la « parole d'aujourd'hui ». Une parole volontiers elliptique, en latin parfois, qui commente Stendhal et s'interroge sur le sort de Julien Sorel. Ce dernier, après tout, n'enseignait-il pas la rhétorique ?

Habitué aux éclairs de bonheur du divin Amadeus, le public aixois

BERNARD



CLAUDE PREY, à dr.,
AVEC L'ÉQUIPE DU
« ROUGE ET LE NOIR »
« Le livret, c'est
le plaisir ; la
musique, c'est
la corvée »

Les « happy few » du lyrique dressent déjà l'oreille. Claude Prey, 64 ans, sera cette semaine « le lanceur de drapeau » de la musique contemporaine à Aix, la Mecque — française — des mozartiens. En présentant un opéra adapté du « Rouge et le noir », le plus « Stendhal » des romans d'Henri Beyle... Après avoir défrayé la chronique du cours Mirabeau, il y a neuf ans, avec « Les liaisons dangereuses », aujourd'hui, c'est avec Stendhal que Claude Prey poursuit son exégèse musicale des bons auteurs. « *J'étais encore un jeune homme, explique-t-il, quand Henri Sauguier fit un opéra de la "Chartreuse de*

Même si le compositeur reconnaît que la « Mélisande » de Debussy lui a arraché des larmes et que « Boris Godounov » l'a, la première fois, sonné comme une giflette. Tiens, tiens ! pas la moindre référence à l'opéra italien !

Mais le compositeur s'obstine. Plus, du reste, par amour pour le théâtre que pour concurrencer, sur ce terrain difficile, un Berg ou un Stravinski. « *Je suis prêt à faire don de mon œuvre au théâtre* », confie-t-il. Il est vrai que Claude Prey — à l'exception d'un « Cœur révélateur » adapté d'un texte de Philippe Soupault — a toujours pris soin d'écrire lui-même ses livrets. Comme Wagner, en quelque sorte. Si l'auteur de « Tannhäuser »

sera-t-il séduit par le son nouveau de cette œuvre contemporaine ? Les responsables du festival n'ont certes pas confiés à Claude Prey ce haut lieu qu'est la cour de l'Archevêché.

Si, naguère, pour « Les liaisons dangereuses », on l'avait installé dans la cour de la gendarmerie, cette fois, pour Stendhal, on a fait un effort : le théâtre municipal lui ouvre ses portes. Mais Julien Sorel sera-t-il vraiment à son aise avec une fosse d'orchestre exigüe qui a obligé Claude Prey à supprimer 5 instrumentistes sur 30. Dans un lieu qui ne dispose d'aucune climatisation. Allons, les « happy few » en ont vu d'autres... ●

CLAUDE SAMUEL

● AIX EN PROVENCE (13)

"Festival International d'Art Lyrique", du 10 au 30 juillet. Dir. : Louis Erlo 5 opéras : La flûte enchantée (Armin Jordan, Jorge Lavelli), The Fairy Queen (William Christie, Adrian Noble, chorégraphie : Francine Lancelot), Così Fan Tutte (Jeffrey Tate, Denis Llorca), L'amour des trois oranges (Kent Nagano, Louis Erlo), Le Rouge et le Noir de Claude Prey (Jean-Claude Pennetier, Mireille Larroche), 8 concerts, 8 "Une heure avec...", 5 récitals et 5 concerts de l'Hilliard Ensemble. Tél. : 42.23.37.81.

SPECTACLE-INFO

FESTIVALS

JUIN 1989

FESTIVALS

"LE ROUGE ET LE NOIR"

AU FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE :
UN OPÉRA NOUVEAU
DANS UN LIEU DE TRADITION

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE RODET

Le compositeur Claude Prey aime l'opéra et les beaux textes ; ses "Liaisons dangereuses" nous en avaient déjà apporté la preuve éclatante. Avec le "Rouge et le Noir", d'après Stendhal, il lance un nouveau défi : donner au public du Festival d'Aix-en-Provence, habitué à venir applaudir Mozart, l'occasion de goûter à la musique de notre temps et, pourquoi pas, de constituer une nouvelle tradition lyrique.

"Le Rouge et le Noir" est mise en scène par Mireille Larroche. Il s'agit là d'une œuvre conçue comme un véritable opéra (j'aime d'ailleurs parler, à propos du "Rouge et le Noir", d'Opéra-opéra), avec toute une série de conventions qui ne sont pas sans rappeler celles, par exemple, du théâtre de Verdi. L'œuvre est entièrement chantée (excepté un très court dialogue entre Mathilde et Julien sur Rousseau), elle comprend même un ballet... mais dont la musique est signée Rossini ! On peut la considérer également comme une réflexion sur l'opéra traditionnel du XIX^{ème} siècle tel que nous le connaissons, avec ses passages obligés, ses héros, ses décors, ses costumes, ses scènes de plein air, d'église et de bal, son ou ses orchestres et son chœur. Mireille Larroche pourra manifester sa tendresse pour les effets, sa fascination pour les "ficelles", pour la magie de l'opéra, pour ses tours de passe-passe qui se renouvellent à



Claude Prey

chaque représentation pour le seul plaisir du public.

Le spectacle durera deux heures. Il requiert la participation d'une trentaine de musiciens, ainsi que de chanteurs, bien entendu, qui ont sept rôles à interpréter.

Quant aux décors, ils rappelleront sans doute ceux de "La Chauve-Souris" (avec un intérieur bourgeois, un intérieur princier et une prison), référence que je me plais à citer car pour moi la musique et le théâtre sont intimement liés.

Je sais qu'il y a une part d'insolence dans cette manière de prétendre jouer

intégralement le jeu de l'opéra. Certains considèrent même ce projet comme une bizarrerie. Quelqu'un est allé jusqu'à me faire, il y a peu, la réflexion suivante : "vous écrivez un opéra ? C'est curieux, vous avez pourtant l'air tout à fait normal !" Mais je sais aussi qu'il y a toujours une part de folie à oser espérer écrire puis voir représenter son opéra. En fin de compte, ce qui est étonnant dans cette histoire, c'est qu'on me joue, et non qu'on ne me joue pas !

Ce qui manque en effet aujourd'hui aux compositeurs d'opéras, ce ne sont pas tellement les sujets ; ce sont plutôt les cahiers des charges sérieux, prévoyant que l'ouvrage sera joué dans tel lieu, avec telle somme, etc. ("Les liaisons dangereuses" avaient tourné dans vingt villes différentes). Tant que ne seront pas élaborés de tels cahiers des charges, les compositeurs ne seront jamais fixés sur le sort réservé à leurs ouvrages. Écrire un opéra coûte pourtant beaucoup d'efforts et demande beaucoup de temps ! (J'ai personnellement travaillé huit ans au livret du "Rouge et le Noir" ; la musique, étonnamment, a été composée beaucoup plus vite).

Si j'étais sûr de leur destin, je ferais aboutir d'autres projets, notamment un opéra sur les écrits de Saint-Just et pourquoi pas, un autre inspiré de Proust. ■



AIX-EN-PROVENCE

Claude Prey : « Je ne crois qu'aux dialogues de sourds »

Neuf ans après ses « Liaisons dangereuses », ce compositeur lettré revient à Aix avec un autre best-seller du roman français, « Le Rouge et le Noir ». Première ce soi

Mozart a beau être le dieu tutélaire du Festival d'Aix-en-Provence, celui-ci n'en a pas moins une tradition de nouveauté, avec laquelle il renoue de temps en temps par le biais d'une création mondiale. C'est ainsi qu'il accueille les 20, 21 et 22 juillet, au Théâtre municipal, celle du *Rouge et le Noir*, une commande de l'État à Claude Prey, réalisée par la Péniche-Opéra avec le concours de la Fondation Louis Vuitton. La mise

en scène est signée Mireille Laroche. Aux commandes des vingt-six musiciens d'Ars Nova, Philippe Nahon.

Interviewer Claude Prey constitue une entreprise quasiment désespérée. Non que l'homme soit discourtois ou hautain. Simplement, il ne pense pas que les hommes puissent communiquer par le dialogue. C'est un disciple de Marcel Proust. Ce fin lettré, qui cultive l'humour le plus subtil, se méfie

du piège des mots et ne croit qu'aux « dialogues de sourds ».

« Ce sont d'ailleurs, remarque-t-il, pince-sans-rire, ceux qui fleurissent dans l'opéra traditionnel où personne ne se soucie jamais de ce que l'autre chante. »

Or, *Le Rouge et le Noir* veut être un « vrai opéra » chanté d'un bout à l'autre, avec des airs comme au XIX^e siècle et même, nous promet Claude Prey, une longue citation du *Guillaume Tell*

de Rossini! De quoi ravir le public aixois.

« Avignon, c'est fini. Le Théâtre musical a péri parce qu'on ne savait pas où mettre le chef de cet orchestre. Du reste, j'ai toujours écrit des opéras. Et cette fois, je voulais absolument une fosse pour l'orchestre et un public d'opéra. A Aix, je suis comblé. »

Gourmet des sons

Le nez aquilin pointé vers quelque horizon chimérique, le regard d'oiseau de proie biaisant entre le verre et l'assiette, les grandes mains de marionnettiste conduisant toute une symphonie de gestes au bout de bras dégingandés, Claude Prey avance dans le labyrinthe des mots et des idées avec la prudence de Tamino traversant les épreuves dans *La Flûte enchantée*, poursuivant ses variations sur *Tu aimes l'opéra, moi non plus*.

Comme à son habitude, et comme Wagner, Claude Prey a d'abord écrit son livret. D'ailleurs, des textes, il en a plein ses tiroirs. Par exemple, il a une passion pour Saint-Just et ne vous étonnez pas si Julien Sorel emprunte quelques traits à l'illustre révolutionnaire. Le compositeur a néanmoins refusé d'entendre les sirènes du Bicentenaire



Julien Sorel, le héros du roman de Stendhal, est incarné dans l'opéra de Claude Prey par le chanteur Jean-Jacques David. (Photo BERNAND.)



M. Prey, le compositeur de "Le Rouge et le Noir" en compagnie du rôle principal. (Photo Henry Ely- Aix)

jet lyrique. Je voulais voir jusqu'où je pourrais aller trop loin du côté de l'opéra... tout en faisant un théâtre qui reste un théâtre vrai. Dans un premier temps, j'envisage une maquette d'ensemble. J'ai d'abord écrit: Verrières-la maison: allegro, Besançon-le séminaire: adagio, Paris: scherzo. J'ai fait un découpage musical grossier, un peu comme si je pensais, toutes proportions gardées, que "Siegfried" est le scherzo des quatre journées wagnériennes... Ensuite je travaille l'analyse. Il faut que les modulations, les enchaînements, les résonances, tout ça fonctionne au quart de tour.

- Pourquoi cette appellation d'"opéra-opéra"?

- C'est sur l'insistance de Mireille Laroche (le metteur en scène du spectacle), en référence à mes titres antérieurs, comme "opéra-parodie"; "opéra illustré", "opéra épistolaire". Il y avait ici deux actes d'opéra, on a donc décidé

de faire de ma pièce un opéra-opéra!

- Et la musique du mot dans tout ça...

- J'ai fait une oeuvre qui s'appelle "les mots croisés": le mot dans son abstraction totale! Mais aussi une oeuvre: "la noirceur du lait" qui traite d'images verbales provoquées. Vous le savez, je m'intéresse de près à la linguistique, depuis l'acoustique jusqu'à la stylistique. Je m'intéresse beaucoup moins à la notion de voix réduite à l'instrumentalité. Dans le théâtre, même le geste, même le silence ont un sens.

Propos recueillis par Eric DE GAUDEMAR

□ Spectacle de la "Péniche-Opéra". Ensemble Ars Nova/Musique en scène. Mise en scène Mireille Laroche. Théâtre municipal d'Aix aujourd'hui 21 juillet à 21h15, samedi 22 juillet à 17h. Réservations au 42.23.11.20.

Aix en Provence Le Rouge n'était pas si Noir

Qu'il est difficile le chemin du festivalier impénitent qui veut suivre des spectacles donnés en des lieux éloignés. Parcours accompli dans une auto surchauffée, arrivée dans un théâtre qui parfois l'est encore plus, difficile dans ces conditions de conserver des idées fraîches et surtout de goûter pleinement les spectacles présentées.

A lire certaines critiques il semblerait que "Le Rouge et le Noir" de Claude Prey ait subi ce manque d'attention due à des conditions climatiques liquéfiantes. Aussi c'est sa faute, à Claude Prey; il est trop intelligent. Incontestablement ça dérange et lorsqu'il faut assimiler instantanément une musique contemporaine aux sonorités en apparence agres-

sives, les acrobaties vocales des chanteurs, l'entremêlement du pastiche, du sérieux, du drôle, du tragique, tout cela en dégoulinant de sueur, on ne peut pas dire que l'on puisse être totalement objectif et sereinement réceptif.

Cet opéra mérite pourtant autre chose que l'éreintement quasi systématique qui voudrait l'empêcher d'aller plus avant. Sans être d'une sévérité outrancière et injustifiée envers certains interprètes on peut regretter que Claude Prey ait écrit son ouvrage trop tard ou que Jacques Jansen ait commencé sa carrière trop tôt... Le Pellaas des années 40 aurait donné au personnage de Julien Sorel, plus de crédibilité parce que plus de précision et de compréhension dans le phrasé.

Il y a de grands moments dans cette oeuvre, le séminaire, le bal, et ce théâtre dans le théâtre où Mathilde de la Mole est également la Mathilde du Guillaume Tell de Rossini.

En permettant la création de l'oeuvre de Claude Prey, le Festival d'Aix en Provence a eu un beau courage, et un grand mérite. Il est presque normal que celui-ci n'ait pas été reconnu, c'est pour cela qu'il est encore plus grand.

Nul besoin d'attendre la sanction de la postérité pour constater que Louis Erlo a donné au mot Festival, son plein sens.

E.V.

PAR
HELENE
DE
TURCKHEIM

« J'ai toujours su que j'écrirai un opéra sur Le Rouge et le Noir, dès la création de La Char treuse de Parme, d'Henri Sau guet. »

Au-delà des mots, de leur musique, qui chante dans l'oreille de ce gourmet des sons, il y a aussi les lieux. Claude Prey est fasciné par leur symbolique dans le roman de Stendhal : la province bourgeoise chez les Rénéal, l'aristocratie parisienne à l'hôtel de La Môle, et enfin la prison à Besançon. Ajoutez le passage au séminaire et vous retrouverez les trois ordres, les trois états d'Ancien Régime que traverse ce fils de la Révolution,



Claude Prey.
(Photo BERNAND.)

cousin de Saint-Just mâtiné de Rastignac.

Un vrai héros d'opéra roman tique qui a la voix de Pelléas, entre ténor et baryton. L'ensem ble des personnages du roman a été réduit à sept avec un chœur de chambre qui équilibre les vingt-six instrumentistes répartis en deux orchestres, un rouge et un noir. Au total, deux fois une heure quarante minutes de mu sique. Jusqu'au bout, le compo siteur a travaillé avec les inter prêtes et le metteur en scène, ajustant ici, coupant là. Comme au temps de Mozart. Dialogue de sourds ? Qui sait ?

Jacques DOUCELIN.

A L'OPERA AVEC STENDHAL

Elle a tous les courages, Mireille Larroche. La « Péniche-Opéra » qui fait, depuis six ans, voguer ces spectacles baroques, insolents, drôles, tirés du répertoire ou créés à son intention, c'est elle. « Un terrain d'aventures lyriques », qui l'a menée jusqu'au... Festival d'Aix ! Où elle va, pour la première fois, assurer une mise en scène. Une consécration ? « Un passage », répond l'audacieuse, mais sans prétention. Plutôt avec une sorte de bravoure combattante. Bien nécessaire pour monter ce « Rouge et le Noir », un opéra contemporain de Claude Prey qui suit le roman de Stendhal et la trajectoire de Julien Sorel, « cette histoire très XIX^e où le héros joue le jeu des conventions sociales et de l'hypocrisie de l'époque. Comme d'ailleurs nous, qui nous sommes

attachés à jouer le jeu des conventions de l'opéra. Avec son festival, son public, sa scène à l'italienne Aix s'imposait. Et nous jouons le jeu avec costumes d'époque, orchestre, en n'éluant surtout pas la scène du bal, ni celle de l'église, ni celle de la prison. » Dans l'espoir « de séduire d'abord les mélomanes, mais de les amener dans un autre monde ». Rendez-vous donc le 20 juillet avec « l'insolence et la grâce de Stendhal », comme le souhaite Mireille Larroche. Avec des ovations ou des hou ! hou ! rageurs ? Les deux font partie de la tradition. Stendhal lui-même à la Scala...



M. Larroche : de la péniche à l'archevêché.

lyrique

“ Le Rouge et le Noir ” : la vraie création !

Ces représentations tourangelles de l'opéra de Claude Prey devaient être la reprise de la création d'Aix en juillet dernier : elles ont en fait été la véritable création de l'œuvre tant le spectacle était meilleur ici que là... de l'avis de tous les participants et du compositeur lui-même ! Les qualités de l'ensemble ont d'ailleurs été reconnues par le public (plus important que pour les spectacles contemporains précédents : la voie est bonne !). Et les comptes rendus d'Aix étaient oubliés : il est vrai que le critique, même parisien, peut toujours se tromper !

La musique de Claude Prey n'a pourtant rien de facile. Lui aussi « aime la vérité », celle du cœur et de l'esprit. Les modes passent et il continue à croire en l'opéra, dans un langage d'une apparente liberté, langage double car il est aussi l'auteur du texte, avec l'aide de Stendhal il est vrai !

Car le jeu fait partie de son esthétique (sans en être le but). Les allusions se multiplient : « Vous n'êtes qu'un enfant », « Formez vos bataillons », avec un humour

certain : « Il faut lire le livre » (il s'agit bien sûr du roman !). Et la musique n'est pas en reste : assimiler le « Guillaume Tell » de Rossini sous couvert de contemporanéité tenait de la gageure et faire allusion à Stravinsky (tableau parisien), puisque celui-ci a utilisé le même Rossini dans « Jeu de cartes » peut sembler bien recherché, mais s'avère fort efficace dans ce salon très « 1830 » avec son quadrille-variations. Byron, Napoléon sont aussi appelés à témoigner, comme ailleurs le romantisme de Chopin (dans la belle scène du jardin) ou la tradition, polyphonique ou non, a capella. Le style indiscutable de Claude Prey assurant une non moins indubitable unité.

L'ensemble était assuré par d'excellents interprètes. Il faut souligner la création exceptionnelle de Dominique Visse (sa complainte de troubadour par exemple) et la présence de Béatrice Cramoix dans le difficile rôle de la « conteuse », sans oublier bien sûr Liliane Mazon, expressive « Madame de », Géraldine Ros, belle Mathilde, Jean-Jacques David, Julien physiquement idéal, Jacques Bona, éternel

méchant, Paul Gérmon, Antoine Sicot et les autres, dont les trois enfants de la maîtrise du C.N.R. de Tours. Tous dominaient la difficile partition, et ces derniers certainement pas moins, tout comme les musiciens de l'orchestre du théâtre, efficacement dirigés par Philippe Nahon. Au tableau d'honneur aussi, Mireille Laroche, pour sa mise en scène juste et personnelle, et Marc Boisseau pour ses beaux décors et costumes.

Si le Festival d'Aix veut bien encore servir de « répétition générale » au Centre lyrique de Tours, il y aura certainement preneur pour d'autres réalisations aussi réussies !

Dominique SAUR

Pour MIREILLE le

« LE ROUGE ET LE NOIR » À AIX

STENDHAL AU PLUS PREY

*Déception avec la création de « l'opéra-opéra »
de Claude Prey, qui caricature le roman.*

A l'heure où les longs bavardages du théâtre musical ne semblent plus guère faire recette, Claude Prey parie sur l'opéra « opéra », toujours actuel comme il l'affirme.

Hélas, notre espoir s'arrête là. *Le Rouge et le Noir* créé au festival d'Aix-en-Provence par l'équipe de la Péniche Opéra broie des couleurs bien déprimantes et nous enlise dans l'ennui.

Dans cet échec, le maître d'œuvre ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Forcé de choisir et d'abrégier (il est son propre librettiste), il a privilégié tout au long de son adaptation le miroir déformant de l'affectation et de la parodie, là où s'imposaient la fine ironie et la touche brève. Ce faisant, le fin musicien qu'il fut en d'autres temps ne sort pas indemne de l'aventure. Lui qui, au carrefour de l'opéra le plus prévisible et de l'oratorio, nous impose la narration d'une récitante camériste (le rôle d'Élisa) qui ajoute sa « lecture » à la progression d'une action pourtant connue de tous, sans parler de l'emploi d'un chanteur espion (Géronimo) qui, à suivre à la loupe les agissements de Julien Sorel, vire à la franche caricature. Ainsi, les choses, en quelque sorte dites deux fois, enlèvent toute légèreté au jeu de la musique dans le théâtre alors qu'il eût fallu réinventer un ton « conversation musicale », dans le libre sillage de Debussy ou de Poulenc.

Première victime à déplorer, le personnage de Julien lui-même, occulté par un rideau d'intentions lyriques maladroitement et par un formalisme pesant. L'interprète, Jean-Jacques David, n'étant pas en cause, qui est tel que l'a voulu le maître d'œuvre : physique imprécis, mais charmeur, nimbé d'une aura romantique à la Jacques Brel, loin de l'image volontaire de l'anti-héros stendhalien.

Sauvons malgré tout quelques meubles. Cette vision, orpheline d'un projet et d'un style, s'offre quelques bons moments visuels, où la mise en scène et en images de Mireille Larroche a son mot à dire, avec la complicité des jolis décors « Biedermaier » de Marc Boisseau.

Côté interprètes, éloges et déceptions alternent, les meilleurs étant Jacques Bona, toujours à l'aise et crédible, Géraldine Ross à l'aigu facile et, comme il fallait s'y attendre, Dominique Visse, plus funambule et Scapin que jamais.

Enfin, n'oublions pas l'orchestre Art Novo que Philippe Nahon, dirige avec une conviction contagieuse. Tous ces talents éparpillés ne suffisent pas cependant à donner âme et émotion à une réalisation passéiste.

Roger TELLART

● Festival d'Aix-en-Provence. Jusqu'au 31 juillet.

Festirouge

Aix-en-Provence — 21 h 15 : au Théâtre municipal, *le Rouge et le Noir*, opéra de Claude Prey (création mondiale).

L'OPERA CONTEMPORAIN CHERCHE SES MOTS

L'opéra a-t-il des choses à dire ? Les compositeurs actuels s'inspirent-ils de Shakespeare comme Verdi ou poussent-ils l'opéra dans d'autres directions ? Réponse ponctuée par les créations lyriques de l'été.

Le pari stupide dans toute sa splendeur », commente le compositeur Claude Prey, qui présente cet été à Aix-en-Provence son nouvel opéra adapté du *Rouge et le Noir* de Stendhal. Il semble en effet qu'à vouloir embrasser un tel monument littéraire on doive inévitablement échouer.

Comment le livret pourrait-il respecter le roman alors que l'on chante moins vite qu'on ne lit ? Sans même évoquer les difficultés à transcrire la psychologie, l'adaptation semble irrémédiablement réductrice.

Mais Claude Prey n'affiche pas l'ambition d'égaliser Stendhal. Son choix reflète plutôt sa disposition à faire un livret à partir de tout : pêle-mêle, une

LE QUOTIDIEN
 DE PARIS

10 IIIII 1989

Le lyrique la joue contemporaine

Dans une production lyrique estivale française abondante cette année, la création contemporaine figure en bonne place avec au moins six ouvrages montés pour la scène dans le cadre des festivals de Montpellier, Avignon et Aix-en-Provence et en fin de saison par l'Opéra de Lyon.

● Trois d'entre eux signés par des Français sont très attendus et parmi ces trois, un se place franchement dans le sillage du Bicentenaire de 1789. L'Opéra de Lyon a passé, en effet, une commande à un compositeur qui lui est familier, Antoine Duhamel (né en 1925), lequel a mis en musique une œuvre de Victor Hugo, « Quatre-vingt-treize », dont, avec son librettiste Gil Ben Aych, il a conservé le titre. C'est « un grand opéra, un ensemble du genre monumental qui joue de l'opposition chez Hugo entre calme et déchaînement », confesse l'auteur qui rappelle, en outre, les exigences du lieu de la création, le plein air du théâtre romain de Fourvières à Lyon du 10 au 14 juillet.

Antoine Duhamel a été très soucieux de « la clarté du discours », mais a conservé « une conception mélodique et vocale », ne craignant pas, dit-il, « d'emprunter à toutes mes musiques, se réservant d'être hardi dans la conception dramaturgique, l'organisation du sens plutôt que dans les discours du langage ». Son « Quatre-vingt-treize » fait appel à une vingtaine de solistes dont trois comédiens pour les rôles de Danton, Marat et Robespierre et à un chanteur utilisé, tantôt pour des personnages bien réels, tantôt pour un rôle de symbole. Guy Coutance et Louis Bercut signent mise en scène et décoration et Patrick Fournillier dirige l'Orchestre de l'Opéra de Lyon. Si Duhamel n'est pas gêné par le poids de la tradition en matière d'opéra, ce n'est pas le cas des autres compositeurs vivants concernés par cette vague estivale lyrique 1989.

Avec Stendhal

Ainsi Pascal Dusapin (né en 1955) avec pour librettiste Olivier Cadiot, propose-t-il un « Roméo et Juliette », sans lien avec Shakespeare (en juillet les 10 et 12 au 5^e Festival de Radio-France Montpellier par l'Opéra de cette ville, puis au 43^e Festival d'Avignon les 17, 18 et 19). Ce compositeur a choisi ce couple de héros, parce que c'est un « archétype » dit-il, un prétexte à raconter en fait l'histoire d'un projet qui est pour lui : « Comment chanter ensemble d'une même voix, comment se rassembler et s'assembler, comment devenir un vrai duo (d'opéra) ? » Le point commun entre les amants de Vérone et les révolutionnaires est leur « désir de changer le monde et le langage ». Le véritable sujet de son opéra est donc finalement, explique-t-il, « le système même texte/musique qui fait passer la parole au chant, en donnant deux états à la langue, l'une fluide quasi naturelle, l'autre crispée avec un effet sublime ». Cyril Diederich assure la direction musicale de cette création mise en scène par Patrick Guinand. Claude Prey (né en 1925) davantage familier de l'opéra revient à ce

genre avec « le Rouge et le Noir » d'après Stendhal. Il présente son petit nouveau comme « un résumé, un commentaire, une promotion du roman, avec des références au contexte de l'époque de sa conception notamment l'opéra en vogue en 1829 « Guillaume Tell » de Rossini ». Ce qui fait que dans l'action imaginée par Prey, roman (de Stendhal) et opéra avec utilisation du bel canto et des chœurs d'hommes sont mêlés, le tout soutenu par un orchestre de 26 musiciens. L'équipe de la péniche-opéra de Mireille Larroche monte pour le 42^e Festival d'Aix cette œuvre du 20 au 22 juillet.

L'amateur d'expériences nouvelles qui tiennent à la fois de l'opéra et du théâtre musical, ne manquera pas enfin l'opération « Opéra autrement » du Centre Acanthes au Festival d'Avignon (12-24 juillet) : une réflexion de longue haleine sur le genre qui a abouti à sept œuvres dont trois seront mises en scène, les autres faisant l'objet d'une version de concert.

LE ROUGE ET LE NOIR, opéra de Claude Prey mis en scène par Mireille Laroche, avec les interprètes-fétiches de la « Péniche-Opéra », sera créé les 20, 21 et 22 juillet au Théâtre municipal d'Aix-en-Provence.

Sur la route des festivals d'été **Le Rouge et le Noir, version Claude Prey : opéra-opéra**

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Aix-en-Provence, juillet.

La création musicale tient une part non négligeable dans la programmation des festivals d'Aix et d'Avignon. D'un côté, on propose aux amateurs de voix, souvent venus pour Mozart et le bel canto, une autre expression lyrique avec le petit piment d'un « texte-porteur » catalogué momentanément classé (*Le Rouge et le Noir*, dans la version de Claude Prey), de l'autre, on compte sur la curiosité du public avignonnais, largement ouvert à la modernité, pour lui donner en menu-dégustation la nouvelle cuisine du lyrique.

Claude Prey (64 ans) est un irréductible du théâtre musical : peu ou pas d'ouvrages de musique pure et une accumulation de pièces de longueurs diverses (et dont il signe toujours le livret) à situer entre le cabaret et l'opéra, avec une immense variété de tons et de moyens. On a vu de lui *Utopopis*, *L'Escalier de Cham-bord* et, sans doute son ouvrage le plus connu, *Les Liaisons dangereuses* accueillies à Aix il y a plus de dix ans. Il y revient, au théâtre municipal, pour trois représentations de son ouvrage, avec la complicité de Mireille Laroche (La Péniche-Opéra).

- Le compositeur a l'habitude de contrôler beaucoup d'éléments quand il travaille, cela l'aide beaucoup à maîtriser les vagues multiples d'un roman : le simultanéisme, la structure en couches... Il n'y a pas de prédisposition particulière pour *Le Rouge et le Noir* à devenir un opéra, mais on peut organiser les 75 chapitres avec des symétries : un acte provincial et un acte parisien, l'ascension et la chute. L'action du roman est finalement très simple : c'est le destin d'un homme du « quart-état » qui traverse les autres : le tiers-état de la bourgeoisie, puis il passe chez les prêtres et chez les nobles et au sommet, il tombe.

- *Combien de personnages gardez-vous ?*

- La notion de personnage est quasiment rognée; il n'y a qu'un seul « caractère » clairement affecté, c'est Julien Sorel. Pour tous les autres, il n'y a que des rôles : un soprano pour une série de dames, une basse pour l'abbé Pirard (l'élément oraculaire de l'action), pour les deux maris que j'appelle Monsieur de... Ce type de distribution m'a été suggéré par le fait que, à chacune des étapes, Julien est confronté aux mêmes problèmes, aux mêmes haines. Ce qui implique une structure quasi musicale : l'épisode de l'épreuve, de la séduction, de la revanche. Et tout cela clarifie l'action.

Il est vraisemblable que dans les autres ouvrages, j'aie cherché du côté de la comédie musicale ou dans l'abstraction et qu'ici cela pourrait peut-être passer pour une œuvre de synthèse, ce qu'elle n'est pas pour moi.

Musique des pierres

Le titre fait rêver et, à l'entrée dans le cloître du cimetière, à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, les « instruments » établis par dizaines devant le public piqué de curiosité nous convient autant à la visite d'un musée lapidaire en plein air, à l'étalage d'un géologiste fou, à une œuvre de *land art* qu'à un concert. A peine remarque-t-on quelques pupitres à musique, quelques tam-tams et triangles, ustensiles d'ordinaire réservés aux percussionnistes.

Si l'on en croit l'inventaire de l'« instrumentarium » consigné dans le programme, s'étalent là du quartz fumé du Brésil, des granites prophétiques, des coraux en calcedoines, des agates, gogotties, bétyls, obsidiennes... Arrêtons-là, on nous en annonce une page entière bien tassée. Le maître de ce chantier de tailleur de pierre se nomme Nicolas Frize et il a décidé de faire chanter ces pierres d'ordinaire muettes dans une œuvre d'une bonne demi-heure, *Concert de Pierres 2*, où interviennent quand même une voix de soprano, une clarinette basse et violon qui ont l'air tout étonné de se retrouver là.

ments et percussions diverses, à main nue, avec des baguettes et mailloches adaptées, ou en entrechoquant les pierres les unes sur les autres. On s'amusera aussi à marcher et dérapier en mesure sur du gravier, à faire rouler des billes sur des plaques inclinées ou à frotter galets et silex...

Quelques sons de liaison sont régurgités par des haut-parleurs tandis que chacun s'affaire, un œil sur le chef, l'autre sur l'instrument : simple précaution pour ne pas s'écraser les doigts... Jean-Pierre Drouet casse en cinq minutes trois touches du précieux lithophone à quatre octaves (fragiles, ces pierres à musique !) et les minéraux, pourtant exhortés à chanter leur secret, ne font entendre que balbutiements. Et l'on reste étonné devant l'uniformité et la pauvreté des sons que cet impressionnant cirque de roc nous délivre. La petite table de marbre de ma grand-mère, interrogée avec précaution, faisait entendre pourtant aux oreilles attentives mille confidences que ces inquisiteurs, dans leur effervescence crispée, ne soupçonnaient même pas. Quant à parler de composition...

L'Opéra autrement

Avignon a souvent ouvert ses portes au théâtre musical. L'expérience de cette année visait à donner en lecture quelques états actuels de projets en cours et de présenter deux brefs « opéras » avec le support logistique indispensable. Passons rapidement sur le premier, *Le Miracle secret* (30') d'après Borges, musique de Jean-Pierre Bernès et livret de Martin Matalon, inutilement prétentieux et hermétique : une demi-heure qui fait long feu et qui sombre dans le conceptualisme malgré l'application studieuse des exécutants.

Par bonheur, la seconde pièce (40') *J'irai vers le nord, j'irai dans la nuit polaire* de Kasper T. Teplitz sur des textes de la poétesse américaine Sylvia Plath montre une bien meilleure connaissance des ressorts du drame musical et bénéficie d'une présentation bien plus attrayante.

Trois lits, trois jeunes dames vêtues d'imprimés pastel à feuillages, à l'arrière-plan un grand voile courbe qui cache l'orchestre. Eclairages savants, paroles qui se font chants : un texte polyphonique qui se replie, se démultiplie, se superpose dans la déclaration caressante et distinguée de ces trois femmes (images d'une seule ?) qui s'étirent, enlèvent délicatement quelques vêtements et se frôlent comme dans un rêve. En filigrane, un saphisme distingué (thème rarissime à l'opéra) se révélant peu à peu dans la mise en abîme des textes, au bord du suicide.

La musique (autant décor sonore que « composée ») s'installe en larges trames planantes ou éclate en éclairs terribles comme si toutes les tensions accumulées se résolvaient en un orage. Le pop, guitare saturée et chanteuse étrange qui surgit comme une *dea ex machina* derrière le voile, amène une autre sensualité plus érotisée. Une réussite.

FERNAND LECLERCQ

- Le Rouge et le Noir, est-ce une pièce en rupture ou en continuité avec ce que vous avez conçu auparavant ?

- Je cherche dans chaque cas les limites et la définition d'un théâtre vrai. Il faut se demander jusqu'où on peut aller trop loin. grattements, crissements, tapote-

On nous donne le coup d'envoi : un des exécutants entreprend de démolir à la hache un grand bloc de glace, d'autres s'essaient à des grattements, crissements, tapote-



Gérard Philipe et Danielle Darrieux dans *Le Rouge et le Noir*, version Claude Autant-Lara (1954).

- Le projet d'écrire *Le Rouge et le Noir* remonte à combien de temps ?

- Depuis quarante ans, depuis que j'ai lu le livre... depuis la veille du jour où j'ai lu le livre. J'avais une idée derrière la tête mais, à la deuxième page, j'ai oublié le projet parce que j'ai été pris par l'action.

- Etes-vous lenté de la même manière par les autres romans ?

- Oui, je vais vous confier un secret, je voudrais être librettiste mais ce métier a disparu car l'institution d'opéra n'existe plus, sauf peut-être en Angleterre. Quand je lis un roman, j'ai envie de le voir vivre, au théâtre, au cinéma... Pourtant l'adaptation n'est pas du tout identique même si chacun doit éviter les mêmes pièges... Ainsi les dialogues du roman qui sont une fausse facilité : les dialogues d'auteurs sont très dangereux. Il m'a paru que *Le Rouge et le Noir* était sans véritable dialogue, ce qui me convient bien car l'opéra n'en a pas besoin.

- Vous avez sous-titré votre ouvrage « opéra-opéra ». Pourquoi ?

- Par allusion à « roman-roman » sans doute mais aussi parce que j'ai toujours utilisé opéra pour désigner mes œuvres... en tenant compte, qu'en italien, *opera* ne veut rien dire ; on écrit *opera lyrica* ou autre chose... Après avoir écrit un opéra-parodie, un opéra-test et même un opéra-cruciverbal, j'ai eu envie d'écrire un opéra-opéra.

Pas de personnages, des rôles

- Comment faites-vous pour réduire à quelques pages de livre, un roman aussi polyphonique et long que celui de *Stendhal* ?



FESTIVAL D'AIX

Création contemporaine

Après "Les liaisons dangereuses", le Festival d'Aix poursuit son aventure contemporaine avec la création du Rouge et le Noir, un opéra de Claude Prey.

UN opéra contemporain au Festival d'Aix. Une création mondiale du compositeur Claude Prey d'après *Le Rouge et le Noir* de Stendhal.

Après les *Liaisons Dangereuses* en 1980, les organisateurs du Festival accueillent, cette année, *La Péniche Opéra* et Claude Prey.

La création d'un opéra est, de nos jours, un événement suffisamment rare pour qu'il mérite une mention toute spéciale.

A la fois musicien et homme de culture littéraire, Claude Prey a assumé lui-même l'adaptation du roman de Stendhal. Le livret suit d'assez près l'intrigue romanesque.

Opéra ou théâtre musical? Claude Prey a voulu s'orienter vers la forme fixe de l'opéra traditionnel. Cependant, dans son esprit, opéra et théâtre ne sont qu'une seule et même forme suivant des moyens parallèles: "*tout théâtre est musical, tout opéra est théâtral*". Construction et déconstruction de formes figées et de cadres mythifiés, voilà, sans doute, ce qui a intéressé Claude Prey. Travail, donc, sur l'opéra comme forme majeure de l'art occidental, *Le Rouge et le Noir* se présente toutefois comme une fidèle adaptation du roman.

Les Stendhaliens grand teint y reconnaîtront leur enfant chéri. Nous ne sommes plus à l'époque où les librettistes à la petite semaine, massacraient les chefs-d'œuvre de la littérature pour les couler dans le monde de l'opéra romantique. Cependant, Prey a choisi, à des fins dramatiques, de synthétiser plusieurs personnages en un seul. Certains prennent une importance qu'ils n'ont pas dans le roman. Seuls Julien (Jean Jacques David), figure centrale de l'univers stendhalien n'a qu'un rôle.

En fait, l'opéra de Claude Prey, se présente davantage comme une "*lecture*" plus qu'une simple adaptation.

Le choix du *Rouge et le Noir* renvoie, selon le compositeur, à l'univers même de l'opéra au XIX^e siècle. Le théâtre lyrique y a, en effet, trouvé son apogée musicale mais surtout scénographique. C'est au XIX^e siècle que l'opéra est devenu l'élément fondamental de notre culture musicale. Stendhal, amateur de Bellini, ne s'y était lui-même pas trompé.

En adoptant *Le Rouge et le Noir*, Claude Prey affirme ainsi, une continuité historique. Il ne reste plus qu'à entendre l'œuvre pour juger, cette fois, du véritable travail de composition, entre-

pris par Claude Prey. La partition sera créée par l'Ensemble ARS Nova, spécialiste du répertoire contemporain. Rappelons que le spectacle, donné au Théâtre Municipal, est une coproduction de l'opéra de Tours.

Patrick De MARIA

Aujourd'hui

11h00: Amphithéâtre Ziromski

Rencontre-débat avec Claude Prey compositeur, Mireille Larroche metteur en scène et Christine Prost à propos de la création au Festival de l'Opéra-Opéra "*Le Rouge et le Noir*".

12h00: Cathédrale Saint-Sauveur

Missa Assumpta Est Maria/Tedeum de Marc Antoine Charpentier. Orchestre et Chœurs Les Arts Florissants. Direction: William Christie.

16h00: Musée Granet

Carte blanche à ... François Adloff/Christine Gastaud. Au programme: Brahms, Schumann.

Une heure avec... Jean-Luc Viala prévue le 19 juillet à 18h30 au Cloître Saint-Sauveur a été annulée pour des raisons de planification.

21h15: Théâtre de l'Archevêché

Quatrième représentation de "*La Flûte Enchantée*" de Mozart.

FESTIVAL D'AIX

Claude Prey : "je suis un homme de théâtre"

Le compositeur du Rouge et le Noir livre quelques unes de ses conceptions sur le théâtre musical, l'opéra comme expérience du théâtre.

LE Théâtre Municipal. Branle-bas de combat sur le plateau. L'équipe met en place de vastes décors. Une immense croix au centre entourée de deux grands cadres religieux.

L'orchestre, un peu enfoncée dans l'étroite fosse du théâtre, a fini sa première répétition à Aix. Claude Prey apporte quelques modifications de dernière minute.

La Marseillaise : De la philosophie à la musique, quel est votre itinéraire ?

Claude Prey : Le théâtre. Je me sens avant tout un homme de théâtre. Lorsque je me réveille le matin je me dis : "tiens, je vais faire du théâtre."

L.M. : Que représente, pour vous, le mot "opéra" ?

C.P. : Je travaille surtout en fonction des éléments que m'offre l'opéra : les personnages, ce qui se passe dans la fosse etc... *Le Rouge et le Noir* est pour moi une entreprise tout à fait ponctuelle. Qu'est-ce l'opéra ? Une action plus ou moins réaliste démolie par un bel canto totalement invraisemblable. J'ai voulu savoir ce qui pouvait rester de tout cela, lui donner un sens, sans toutefois faire appel à la convention. L'opéra a son avenir derrière lui. Mes ex-

périens dans le théâtre musical, ou à la radio ne sont pas de véritables opéras, mais du théâtre en musique. C'était là le souci de Jean Vilar lorsque j'ai débuté à Avignon. Il croyait ferme à l'avenir du théâtre musical. Le problème posé est toujours le même c'est celui de l'action. Mais il ne s'agit pas d'en faire une abstraction. En fait l'opéra permet de disposer d'éléments modulables.

L.M. : Avez-vous tenu compte de la personnalité vocale de vos interprètes ?

C.P. : Il ne s'agit pas de registre vocal, mais de registre narratif. Il est question de son et non de voix. N'oubliez pas qu'il n'y a pas de dialogue. Il existe plusieurs moyens de les remplacer. Les poèmes, par exemple, Byron...

L.M. : Vous êtes-vous servi de certaines conventions de l'opéra ?

C.P. : Quelles conventions ? Où est-il écrit que l'opéra obéisse à telle ou telle convention. *Le Rouge et le Noir* est un roman qui ressemble déjà à un opéra. Stendhal y a inventé le principe du leit-motiv. La mort de Julien est annoncée tout au long de l'œuvre.

L.M. : Mais l'opéra...

C.P. : C'est une nouveauté pour moi. L'opéra

est mort. On ne tire pas sur une ambulance. L'élément fondamental de l'opéra c'est la torpeur. La torpeur wagnérienne. Le spectateur est complètement hypnotisé. Pas de ça chez moi. J'exige une attention aiguë de l'auditeur.

L.M. : Vous reconnaissez-vous dans le terme : "musique contemporaine" ?

C.P. : Non, mais je n'aimerais pas que l'on me traite de musicien antique (rires). Il n'y a plus de musique proprement contemporaine, comme on la faisait il y a vingt ans. Aujourd'hui, on pratique la cohabitation, en prenant un peu de chaque côté.

Mais en ce qui me concerne, je ne veux surtout pas que l'on parle de synthèse et encore moins d'éclectisme. Ce terme suppose un système musical qui n'est pas le mien.

L.M. : Votre rencontre avec la Péniche Opéra ?

C.P. : C'est le lieu de rencontre idéal de la musique et du théâtre. Mireille Larroche et moi, avons fait un bout de chemin l'un vers l'autre jusqu'à ce que nous nous comprenions parfaitement.

*Propos recueillis
par Patrick De MARIA*

FR3 sur Aix

Semaine du lundi 21 août
au dimanche 27 août le

journal du soir de 19h10 à 19h30.

Le mardi 22 août à 22h30 :
soirée régionale.

"Soirée spéciale Zino Francescatti".

En septembre 1987 naissait à Aix-en-Provence le premier Concours International de violon Zino Francescatti.

Ouvert à de jeunes violonistes virtuoses venus du monde entier, ce concours aura lieu cette année du 3 au 9 septembre, toujours à Aix-en-Provence.

En hommage à son illustre fondateur, natif de la région, FR3 Méditerranée vous offre ce soir les meilleurs moments du concours 1987, avec ses jeunes finalistes.

Le samedi 26 août à 13h00 :
programmation sur le réseau national : "Bonheurs" de la série L'Âme de fond. Réalisation : Anne Pampuzac.

Changements

"Les Saisons" Haydn à la Cathédrale Saint-Sauveur à Aix 23 juillet à 17h.

Michael Boder ayant été victime d'un accident l'empêchant d'assurer le concert, Armin Jordan a bien voulu accepter de le diriger.

à:

« La Flûte Enchantée » (jouée six fois), était présentée dans une mise en scène à la fois féérique et symbolique. Marquée par la fantaisie et l'humour, dans les décors de Max Bigriens, cet ouvrage ultime de Mozart permit à Jorge Lavelli de faire se succéder avec bonheur les pages d'un album d'images où, grâce à une distribution « jeune » mais d'un haut niveau, le « Divin » fut bien servi d'autant que les « opéristes » furent superbement accompagnés par l'« Ensemble Orchestral de Paris » sous l'experte et attentive direction d'Armin Jozdan que l'on avait remarqué précédemment, déjà à Aix dans « L'Enlèvement au Sérail » et dans « La Clémence de Titus ».

« Così Fan Tutte », cet autre Mozart qui avait été le triomphe de 1988 a été repris trois fois et avec le même succès, dans cette production signée Denis Liorca pour la mise en scène et Jean-Paul Moye pour les décors, Jeffrey Tate, à la tête de l'« English Chamber Orchestra », « assistant » une brillante équipe dont notre concitoyen José Van Dam, en pleine forme fut un « Maître de Jeu » qu'entouraient Dawn Upshaw, Eirian James, Brigitte Poschner-Klebel, Claf Bar et Hans Peter Abel, que les choristes du Festival préparés par Richard Wistreich.

« The Fairy Queen » (La Reine des Fées), un prologue et cinq actes de Henry Purcell, livret d'après « Songe d'une Nuit d'Été » de Shakespeare connu cinq représentations. Cet opéra dont la création à Londres remonté à 1692 durait, à cette époque, près de six heures. Pour les « festivaliers » il a été « adapté » pour ne surer qu'un peu plus de trois heures. Joué par près d'une vingtaine de talentueux comédiens anglais appartenant à une compagnie réputée ainsi que par d'excellents chanteurs, cet « opéra » semble un

plus large écho à la « dramatique » des ballets d'une grâce infinie à deux chanteurs qui ainsi que les comédiens s'exprimaient comme Madame Tatcher. Il y avait heureusement la musique de Purcell « distillée » par cet « Américain de Paris » qu'est William Christie qui en conduisant son ensemble « Les Arts Florissants » s'avéra l'une des plus étincellantes vedettes d'Aix-89. L'enchanteur partition de Henry Purcell suppléa pour beaucoup au handicap de la langue originale et de la difficulté, pour beaucoup, de ne pas pouvoir suivre l'argument combien embrouillé d'une histoire où intervient en plus le « masque anglais » né à la fin du XVII^e siècle.

« L'Amour des trois Oranges », opéra en un prologue et quatre actes de Sergueï Prokofiev, livret du compositeur et e Vers Janacopoulos, fut créé à Chicago en 1921 et monté la saison dernière à Lyon par Louis Erlo qui a adapté sa mise en scène au vaste dispositif de la Cour de l'Archevêché. Lors des trois représentations, on a constaté que le directeur artistique du Festival avait utilisé avec brio les espaces, réalsant une entrée « stéréophonique » et inattendue de quelques groupes « protestataires » qui d'entrée de jeu laissait prévoir que l'un allait assister à une farce haute en couleurs. Ce fut ainsi et dans un mouvement vif et continu, avec d'autant d'inventions que de drôlerie, dans les décors de Jacques Rapp faits d'une série de tours blanches qui se transformaient au gré des situations une équipe « soudée » et motivée a conté de façon savoureuse cette charmante féerie où les situations gales rebondissaient de scène en scène. Elles permirent à Gabriel Bacquier de faire une fracassante rentrée sous mes traits de Roi de Trèfle et à notre « Stavelotain » Jules Bastin, retour d'une tournée

s'imposer dans le rôle combien truculent de la cuisinière. Il y avait également pour « enlever » ce spectacle une importante distribution faite de chanteuses et de chanteurs français, dont Hélène Ferraguin dont les Liégeois découvrirent le beau talent lorsqu'elle participa en mars dernier à un concert lyrique organisé par l'Opéra Royal de Wallonie.

Pour « L'Amour des Trois Oranges », il y avait dans la fosse l'orchestre de l'Opéra de Lyon et à sa direction Kent Naganoson son nouveau chef, et cette participation tout comme l'allant des interprètes et la belle réussite de la mise en scène pourrait inciter les administrateurs du Festival de demander à Louis Erlo, comme on le fit pour « Così Fan Tutte » de reprendre cette production dans le programme de 1990.

Outre ces quatre « classiques » qui allaient du baroque au contemporain, il y eut au Théâtre Municipal la création mondiale par la « Péniche Opéra » et que l'on joua trois fois d'un « Opéra-opéra » en deux actes de Claude Prey : « Le Rouge et le Noir », d'après le roman de Stendhal. Cette œuvre mise en scène par Mireille Larroche est un pot-pourri où comédie à chant font bon ménage, sans toutefois apporter le souffle nouveau que l'on attendait d'un sujet qui offrait tant de possibilités théâtrales et qui aurait pu être un exemple du théâtre lyrique de l'an 2000.

La température super estivale qui sévissait dans la salle fut peut-être bien malencontreuse pour cette « nouveauté » commandée par l'Etat et qui bénéficiait en outre du concours financier de la Fondation Vuitton pour l'opéra et la musique avec également la participation d'Alpha FNAC et d'Air-France.

Ayant les moyens, Mireille Larroche avait fait appel pour les décors et les costumes à Marc Bolisseau qui le servit fort

bien et à Philippe Nahon pour diriger les musiciens d'« Arcs Novs » ainsi qu'à de bons comédiens-chanteurs, mais malgré cet ensemble de qualité, ce n'était pas assez pour faire que l'ouvrage de Claude Frey soit encore souvent affiché.

Il incombait à l'Orchestre National de France, dirigé par Lorin Massel, d'inaugurer les concerts et celui-ci qui comportait entre-autres des œuvres de Richard Strauss, Hector Berlioz et l'arrangement de Maurice Ravel sur « Tableaux d'une exposition » de Moussorgsky bénéficiait du concours de Hildegard Behrens, la reine wagnérienne à Straussienne, découverte à l'Opéra de Duseldorf en 1974 par Herbert Von Karajan qui l'engagea pour chanter Salomé à Salzbourg et qui depuis fait une carrière internationale en n'acceptant de chanter qu'une cinquantaine de fois par an...

So « passage » à Aix, comme celui de Lorin Massel, fit que l'on refusa beaucoup de monde à l'Archevêché où exceptionnellement eut lieu ce concert, les autres trouvant place dans la Cathédrale Saint-Sauveur, où l'on propose, chaque fois avec le maximum de succès, de merveilleux concerts de musique profane ou religieuse avec des solistes, des chœurs et des formations musicales très réputées et toujours dirigées par des chefs très prestigieux et spécialisés dans le répertoire, parfois peu courant.

C'est ainsi que le « Requiem de Gilles », oublié depuis 1789 et ressuscité il y a 40 ans, a été admirablement interprété sous la direction de l'américain Joel Cohen par les solistes du « Boston Camareta », ceux de l'Ensemble Organum et les Chœurs du Festival.

Cette messe des morts, qui était dédiée à l'ancienne animatrice du Comité d'Accueil des Artistes, est un chef-d'œuvre classique et méditerranéen, remarquable par la pudeur dans l'expression et son harmonieux équilibre dans le développement.

Marc-Antoine Charpentier, grâce à William Christie, qui s'efforce à chercher, à comprendre, à sentir la musique et découvrir, réhabiliter, faire entendre des compositeurs français oubliés du grand siècle, a été mis par deux fois à l'honneur, avec le concours des « Arts florissants », dont les musiciens et les choristes autant que les solistes se surpassèrent.

René LIEUTENANT.

AIX-EN-PROVENCE: UN REMARQUABLE BILAN !

Le Festival d'Aix-en-Provence vient de se terminer et cette fois encore, il a remporté un succès total. Pendant trois semaines, au rythme parfois de trois ou quatre propositions quotidiennes, le public, extrêmement nombreux, venu des cinq continents, s'en est mis plein les yeux et les oreilles en assistant aux opéras, concerts et récitals qui tous se déroulèrent devant des assistances-record, tout comme les deux «rencontres musique et littérature» animées par Philippe Caloni, Marcel Schneider, Hector Biancotti, Taha Ben Jelloum et Jorge Amado, invités par «Hachette».

Le copieux et très éclectique programme qu'avaient «concocté» Louis Erlo et

Jean-Louis Pujol digne de tous ceux qui firent le Festival d'Aix est le tout premier de France, l'égal de Salzbourg ou de Bayreuth et cela pour la qualité des orchestres et de leurs chefs, ainsi que des metteurs en scène, décorateurs et artistes internationaux de tout premier plan que l'on rassemble pour participer une programmation riche dans son choix et dans son originalité.

Les opéras

Dans cet endroit unique qu'est le Théâtre en plein air de l'Archevêché quatre opéras totalisèrent dix-sept représentations qui ravirent chaque fois quelques 1.500 lyricomanes qui avaient pu trouver place et



Le célèbre chanteur belge
José Van Dam avec notre collaborateur
René Lieutenant.

diese englische Peripetie der Operngeschichte beschaffen war.

»Der Welt bekannt und doch geheimnisreich... So fühlte man sich am Ende der »Zauberflöte« in Aix. Daß diese letzte Mozart-Oper größte Probleme aufwirft, weiß man schon seit Goethes Zeiten. Das Ineinander verschiedenster Stilelemente ist musikalisch und szenisch nicht leicht zu lösen, bzw. zu vereinheitlichen. Sie muß märchenhaft bleiben und doch fast esoterische Weltparabel sein; tiefgründig zu denken geben und doch Spaß bereiten... Und vor allem

denkmal nicht preisgeben, nur ahnen lassen. Ob das in Aix gelungen ist? Teilweise gewiß, nicht aber als nahtloses Ganzes wie z.B. vor Jahren mit Jean-Pierre Ponnelle in Salzburg.

Wagnis Zauberflöte

Bezaubernd aber waren die leuchtend weiße Welt Sarstros und seiner Priesterbrüder, die radelnden drei Knaben oder auch ein originell wienerisch angehauchter Papageno. Die drei Damen auf ihren Besenstielen hätten besser in eine Walpurgisnacht gepaßt, und der Prinz Tamino ließ allzusehr (dem äußeren Ansehen nach) Vergleiche mit dem weltberühmten Tintin aufkommen.

erinnerte man sich daran, was Karajan der Sängerin vor zwei Jahren in einer Filmreportage sagte: Sie werden Dollarmengen verdienen, aber Rollen singen, die Ihrer Stimme schaden... Die »Zauberflöte« ist und bleibt ein Wagnis.

Nächstes Jahr bringt Aix außer dem genannten Händel »Les Indes Galantes« (Rameau), »Don Pasquale« (Donizetti) und eine Reprise des unvergeßlichen »Rosenkavaliers« den der Dirigent Semyon Byshkov und der Dramaturg Tobias Richter vor zwei Jahren geboten haben: einer der schönsten überhaupt, den man auf einer Bühne sehen konnte. Richard Strauß ist, genau wie Mozart, heimisch im sonnigen Süden, unter dem transparenten Himmel der Provence. Und dann die immer zahlreicheren und immer bedeutenderen Vokalkonzerte, vor allem aus dem geistlichen Bereich; da kann sogar Salzburg keine Konkurrenz sein.

Opern-, Musik- und Theaterabende

Die Höhepunkte des südfranzösischen Sommerfestivals

Von dpa-Korrespondentin Toni Bailly

Paris. — Die südfranzösischen Sommerfestivals können ihre Anziehungskraft auch im 200. Jahr der Französischen Revolution mit den aufwendigen Feiern in Paris behaupten. In Aix-en-Provence, Orange und Avignon haben sich Zehntausende von Touristen sogar früher als in vergangenen Jahren Plätze für die von internationalen Künstlern gestalteten Opern-, Musik- und Theaterabende unter dem provençalischen Sternenhimmel gesichert. Gefeierte wird von Juli bis August mit Opernwerken und etlichen Uraufführungen zeitgenössischer Kompositionen.

Das Theatermekka Avignon stellt Fernando de Rojas' spanisches Prosa-Drama »La Celestina« in einer französischen Bühnenumfassung vor. Die Kuppelrin spielt der berühmte Filmstar Jeanne Moreau. Die von vielen als europäisches Theaterereignis des Jahres angesehene Aufführung vom 12. bis zum 22. Juli im Palast der Päpste inszeniert der Leiter der Co-

medie Francaise in Paris, Antoine Vitez.

Aus den rund 40 Veranstaltungen in Avignon ragen außerdem zwei Inszenierungen des DDR-Regisseurs Matthias Langhoff heraus, die sich mit der Revolution vor 200 Jahren befassen: in »Mission«, einem Stück des DDR-Autors Heiner Müller, geht es um schwarze Sklaven in Jamaika, die nicht von französischen Revolutionären befreit werden wollen. Arthur Schnitzlers »Der grüne Papagei« spielt am 14. Juli 1789 in Paris und vermischt Theaterfiktion und Wirklichkeit.

Aus Sao Paulo kommt »O Pais dos Elefantes« von Ferreira Gullar. »Das Land der Elefanten« erzählt die Geschichte des 1789 verhafteten und 1792 getöteten Freiheitshelden Tiradentes. In Brasilien gibt es kaum eine Stadt, die nicht ein Denkmal, eine Straße oder einen Platz nach seinem Namen hat.

Der südliche Musik-Sommer beginnt am 3. Juli in Nîmes, wo

in Georges Bizets Oper »Carmen« die ungarische Mezzosopranistin Livia Budai die Titelrolle der Bannerträgerin der Freiheit, Liebe und Leidenschaft singt. Die Inszenierung stammt von Antoine Bourseiller, Leiter der Oper von Nancy, der mehrfach den Preis für die beste Provinz-Inszenierung erhielt. Die Leitung hat der italienische Dirigent Rico Sacconi. Eine Augenweide dürften die 350 Kostüme nach den Entwürfen des Pariser Couturiers Christian Lacroix werden. Alte Spitzen, Damast und Brokat, die zu Patchwork verarbeitet wurden, hatte Lacroix auf dem Madrider Flohmarkt aufgestöbert.

Mozarts 1791 uraufgeführte Oper »Die Zauberflöte« wird die Festivals von Orange und Aix eröffnen. Die zwei Produktionen bieten dem Besucher seltene Vergleichsmöglichkeiten, denn beide Orte liegen nur rund 100 Kilometer voneinander entfernt. Die einmalige Aufführung am 8. Juli im antiken Theater von Orange, zu der 10 000 Besucher erwartet werden, inszenieren Richard Dembo und Ausstatter Alexandre Trauner, beides bewährte Filmleute. Die farbige Amerikanerin Barbara Hendricks singt die Pamina. Dirigent ist Hans Graf, der Musikdirektor des Orchesters des Salzburger Mozarteums.

Als herausragendes Ereignis des französischen Opersommers gilt die von Jorge Lavelli inszenierte »Zauberflöte« von Aix, die zwischen dem 10. und 30. Juli sechs Mal im Erzbischöflichen Freilichttheater mit dem Schweizer Armin Jordan am Pult gegeben wird. Für La-

velli machen »Traummechanismen« die Handlung glaubwürdig, die sich rationalen Überlegungen entziehe.

Den 14. Juli, den Tag, an dem vor 200 Jahren in Paris die Bastille gestürmt wurde, feiert Orange mit einer konzertanten Aufführung von Ludwig van Beethovens Oper »Fidelio« mit Gwyneth Jones als Leonore. Es spielt das Orchester Philharmonique de Radio France unter Marek Janowski. Verdis »Nabucco« erklingt in Orange am 5. und 8. August in einer Bühnenumfassung unter dem Amerikaner Thomas Fulton.

In Südfrankreich geht das Ende der Theatersaison nahtlos in den Festival-Sommer über. Zu Revolutionären, die Welt und Sprache verändern wollen, macht Pascal Dusapin »Romeo und Julia« in Montpellier. Die französische Oper wird nach ihrer Erstaufführung am 10. Juli später in Avignon, Straßburg, Genf, Bremen, Frankfurt, Mülhausen und Rotterdam gespielt. Das echte literarische Shakespeare-Liebespaar kommt dagegen mit Vincenzo Bellinis Oper »I Capuleti et i Montecchi« am 15. Juli auf die antike Freilichtbühne in Vaison-la-Romaine.

Stendhals Roman »Rot und Schwarz« diente Claude Prey als Vorlage für seine gleichnamige Oper, die am 20. Juli in Aix Premiere hat. Ein eintägiges Fest vereint schließlich am 24. Juli im Palast der Päpste von Avignon Werke von Luigi Nono, Iannis Xenakis, Michel Portal und die Oper »200 ans« (200 Jahre) des Amerikaners Tom Johnson.



22 JUIL 1989

« Le Rouge et le noir », de Claude Prey

Un embrouillamini prétentieux

JE n'ai jamais eu de tendresse spéciale pour le personnage de Julien Sorel, l'antihéros par excellence. Après avoir assisté à l'*Opéra-opéra* que Claude Prey a tiré du *Rouge et le Noir*, c'est un rejet total que j'éprouve vis-à-vis de lui. Il faut dire que ce très long spectacle, qui dure plus de trois heures, et pendant lequel la salle s'est vidée peu à peu, n'a rien qui puisse nous séduire ni nous retenir.

Claude Prey, homme d'une culture raffinée, semble, depuis plus de trente ans que je suis son évolution, s'être enfermé dans une cage à l'intérieur de laquelle il n'a pour interlocuteur que ses propres raisonnements, et où son intelligence aiguë ne vit que de ses propres reflets. Inévitablement, cette hantise du miroir mène à une sorte de rétrécissement, de compression, de réduction généralisée qui dessèche le contact normal avec la vie.

Claude Prey s'empare du roman de Stendhal, et le découpe en petits morceaux artificiellement imbriqués les uns dans les autres, mélangeant gratuitement les situations, introduisant de façon quasi permanente la présence d'une espèce de récitant, homme ou femme, qui finit à la longue par lasser à force d'inutilité flagrante. Dans l'esprit de l'auteur du livret (qui n'est autre que le compositeur lui-même), ce devrait être un véritable opéra, plus opéra que nature. Or la dérision semble à chaque instant l'emporter, de sorte

que nous assistons plutôt à une parodie de théâtre lyrique, qui n'a même pas l'excuse d'être drôle.

Il n'y a, en effet, aucune justification à cet embrouillamini permanent dans lequel les rôles semblent se substituer les uns aux autres, et qui rend parfaitement indéchiffrable une intrigue que nous connaissons heureusement à l'avance. Et puis, au milieu de ces complications sans fin, tout à coup s'installe une simplicité affectée, contrefaçon volontairement ironique du *Grand Opéra*, mais dont les vertus décapantes sont étrangement émoussées par un manque total d'humour. Claude Prey s'ingénie à défigurer Rossini qui, heureusement, en a vu d'autres. Et le texte, au moment où il devrait nous faire sourire, tombe totalement à plat.

Mireille Laroche s'est pourtant ingénier, avec beaucoup de mérite et de talent, à régler une mise en scène dont les subtilités ne parviennent point à sauver ce spectacle qui, dans son propos même, n'est guère viable. Claude Prey semble, en effet, d'un bout à l'autre, naviguer entre plusieurs écueils qu'il prend un plaisir masochiste à ne point éviter. Il y a la tentation omniprésente d'un intellectualisme générateur d'impuissance, qui baigne tout l'ouvrage. Il y a des envies de sacrilège, de blasphème facile, auquel sacrifie l'acte de l'église. Il y a aussi un besoin de dérision qui, au lieu d'être salutaire, sombre dans le ridicule.

Enfin, et c'est là le plus grave, je n'ai point retrouvé dans cet *Opéra-opéra* le fin musicien qu'était Claude Prey. Toute la partition est d'une lourdeur affligeante. L'orchestre oscille entre la technique du paquet de notes et celle de l'éparpillement, sans que rien n'en justifie le choix. Les cuivres abusent de leur puissance, et les quelques passages qui pourraient sembler lyriques souffrent d'une écriture terriblement statique. Seuls surnagent, ici ou là, quelques moments de tendresse qui nous font trouver d'autant plus pénible le reste de la partition.

Tout compte fait, c'est une certaine prétention qui a présidé à l'élaboration d'une œuvre qui, au théâtre d'Aix-en-Provence, a été défendue avec beaucoup de conviction par toute une troupe solidement entraînée. Jean-Jacques David est Julien, physique à la Jacques Brel et présence indiscutable. Les deux femmes de sa vie sont Lilliane Mazerot, à la voix solide, et Géraldine Ros, aux aigus ravissants. Je citerai aussi Dominique Visse, plus faux jeton que nature, et Béatrice Cramoix, qui est à la fois la camériste et une commentatrice indiscrète.

À la tête de l'orchestre Ars Nova, Philippe Nahon se dépense sans compter, avec un beau courage, pour défendre cette partition fourre-tout et passablement vide. Quant aux décors assez subjectifs, ils sont de Marc Boisseau.

PIERRE-PETIT.

Musique-opéra-festival

Festival d'Aix 89: création mondiale de l'opéra "Le rouge et le noir" de Claude Prey

De l'envoyé spécial de l'AFP, YVES BOURGADE

AIX EN PROVENCE, 21 juil (AFP) - Dernière nouveauté importante de l'été lyrique 1989 en France, "Le rouge et de noir" du compositeur français Claude Prey d'après Stendhal, a affronté jeudi soir les feux de la rampe au Théâtre municipal d'Aix en Provence, dans le cadre du 42e Festival international d'art lyrique et de musique de cette ville (10-30 juillet).

L'ouvrage monté par la Péniche-opéra et redonné les 27 et 29 juillet, baigne dans un climat général d'ironie grinçante qui a d'abord décontenancé le public de la première dont l'accueil a été sinon délirant, du moins chaleureux au final.

Le compositeur a préféré nettement souligné le côté réaliste, la critique sociale du livre que le seul côté romantique du héros Julien Sorel. En plus Claude Prey ne peut pas s'empêcher d'accompagner son propos d'une réflexion sur le genre opéra, ce qui ne rend pas toujours évident sa démarche.

C'est la deuxième fois depuis 1980 que l'on affiche au Festival d'Aix du Claude Prey dont on avait repris avec grand succès alors une autre adaptation d'un roman connu, "Les liaisons dangereuses", un opéra-épistolaire datant de 1972 d'après Choderlos de Laclos.

Le compositeur (né en 1925) qui est chaque fois son propre librettiste, a comme particularité de ne s'exprimer qu'à travers le théâtre lyrique. Il a ainsi depuis le début des années 60 une vingtaine d'oeuvres créées à son actif et parmi elles des pièces relevant de ce que l'on appella "théâtre musical".

Claude Prey illustra d'ailleurs ce genre avec bonheur ainsi "On veut la lumière? Allons-y" de 1968, "Fêtes de la faim" de 1969 et "Donna Mobile" de 1972.

Claude Prey se dit fasciné par l'opéra

Contrairement à son jeune collègue Pascal Dusapin qui a créé cet été un "Roméo et Juliette", Claude Prey affirme être fasciné par l'opéra. D'ailleurs il a appelé son "Rouge et le noir", opéra-opéra.

L'orchestre (l'ensemble Ars nova dirigé par Philippe Nahon) est dans la fosse, les protagonistes chantent, il y a une action dramatique.

Claude Prey ne veut pas toutefois laisser l'impression qu'il est dupe face à un univers où tout est convention. Aussi traite-t-il l'opéra autant sur le plan du contenu que de la forme.

Son adaptation à la scène du "Rouge et le noir" est inspirée davantage par le roman lui-même que par l'action du roman, que l'on découvre notamment par le truchement de la bonne, d'abord des Renal, puis des La Mole. Le metteur en scène Mireille Larroche qui a beaucoup de mérite dans cette aventure, a fait d'ailleurs constamment apparaître ce personnage le livre à la main, ou sortant de la trappe du souffleur ou dans l'action.

Hormis le héros Julien Sorel campé par le même chanteur (Jean-Jacques David), les autres principaux personnages sont traités comme des archétypes que se partagent les autres interprètes.

Au bout d'un moment le spectateur s'y perd quelque peu et ne sait plus très bien s'il faut prendre tout cela au sérieux. D'autant plus que le compositeur a écrit pour l'orchestre et les voix - oscillant du parlé au chanté - une partition "patchwork", à la limite desséchée où l'on retrouve son ton ironique et cette distance par rapport à l'histoire, allant jusqu'à des emprunts parodiques et assez heureux à Rossini ou Offenbach.

YB/ave

AFP 211037 JUL 89

L'OPERA QUI FAIT VOIR ROUGE

AIX. OPERA. Le compositeur Claude Prey et son metteur en scène Mireille Laroche ont saboté leur adaptation de « le Rouge et le Noir ». Lecture plate du roman de Stendhal, vide théâtral, aucune rigueur scénique. Hoquet.

C'était risqué, *a priori*. Parce que l'adaptation littéraire est impraticable. Parce que le chef-d'œuvre résiste au « clonage ». Le compositeur Claude Prey avait néanmoins voulu détourner la fatalité : « L'action de l'opéra n'est pas celle du roman, c'est le roman lui-même. » Ce fut encore pire.

Trois défauts qui se compliquent en s'enchaînant ont provoqué cette déconfiture.

D'abord, une lecture incroyablement creuse du roman. Elle s'appuie — ainsi que Claude Prey l'expliquait — sur un résumé effectué par Stendhal lui-même pour un éditeur italien. Le compositeur, qui avait besoin inévitablement de trancher dans le vif du récit, s'y est fié, abandonnant au romancier la culpabilité des ellipses. Mais dix lignes au dos d'un livre, même de la main de l'auteur, peuvent-elles servir de référence au contenu ? Julien Sorel apparaît comme un furet sournois, qui cite Napoléon subitement comme d'autres attrapent le hoquet. Ignare mais rusé, la Bible en latin, qu'il sait par cœur, est son seul

atout social. Claude Prey est peut-être convaincu que son héros est sincère, attachant, mais rien ne passe la rampe.

L'épisode du séminaire de Besançon, encore, est un grand numéro à bouffer du curé qui — s'il était de la main de Stendhal — aurait son intérêt mais devient proprement cabaret dans une œuvre contemporaine... Inévitablement, l'opéra chute, perd son autonomie.

Au mieux, ce n'est plus qu'un objet à rafraîchir les mémoires de ceux qui aimèrent le roman à quinze ans, au pire, une caricature.

Claude Prey vient compliquer cela de ses désirs dramatiques. Il est expert à fabriquer des ambiances scéniques et sonores, le brouhaha d'ouverture, le séminaire qui caquette en latin, Elise dont les rôles de servante et narratrice se juxtaposent... C'est sûr, le compositeur a imaginé le plateau, il le voyait déjà au travers de la partition. Mais cette aptitude à fabriquer de la matière théâtrale une fois dépassée, le vide. La musique est totalement aliénée à ces quelques idées. Les lignes vocales épousent un mauvais théâtre (déclamation

expressive), quant à la fosse, elle semble figée dans quelques postures, dont un emploi particulièrement très tendu des bois et des cordes dans leur registre extrême.

Dernière complication, la mise en scène. Ni le texte, s'il était respecté, ni la musique, si elle existait, n'aurait de chance d'y survivre. Aucune rigueur dans le jeu scénique, aucune retenue. Au contraire, le plus d'« inspiration », d'expression possible, comme pour une matinée scolaire des *Fourberies de Scapin*. Avec un Dominique Visse qui en rajoute dans le clin d'œil nasillard ou le premier rôle qui braie comme Jacques Brel que sa Mathilde est revenue. Aix, privé depuis trois ans du Centre Acanthes, désormais installé à Avignon, devra se reposer le problème d'une présence lyrique et contemporaine dans sa programmation. Calmement.

Christian LÉBLÉ

Dernière, ce soir samedi. Reprise à Tours en janvier. Retransmission France-Culture. 20 août, 22h35.

LA CROIX DU MIDI

-6 AOUT 1989

« Le Rouge et le Noir » Une création de Claude Prey Un anti-opéra anti-stendhalien !

Il y a peu à dire de ce spectacle, surtout de cette œuvre. Je crains simplement que Claude Prey, auteur de cet admirable « Cœur Révélateur » d'après Edgar Poe et entendu à Toulouse, n'est pas renouvelé la réussite des « Liaisons dangereuses » entendues à Aix (1980).

Toutes proportions gardées, c'est un peu ce que faisait Viollet-Leduc avec les monuments de l'art roman. La nervosité, l'égoïsme, la couleur de la phase stendhalienne, inimitable, intouchable (au sens mozartien du mot) est entièrement oblitérée ; par une adaptation absconse, envolée

alors l'émotion qui nous étreint au moment où Julien saisit la main de Mme de Renal ; Relisez l'œuvre, souvenez-vous aussi ce moment unique où Gérard Philippe saisissait la main de Danielle Darrieux !

Ici l'ennui s'abat sur vous, vous anéantit ; la chaleur, plus qu'étouffante du théâtre municipal, aidant peu, empâtent la valeur des interprètes, des musiciens, du spectacle, de Dominique Visse, de Julien au charme stendhalien. On fuit vers les platanes séculaires du cours Mirabeau chercher un semblant d'air vivifiant !

LA SUISSE
1211 GENEVE 11
tir. q. 70032 / dim. 110522
Angus Media No. 1118

25. Juli 1989

PAR ALBIN JACQUIER



Une scène de l'opéra de Claude Prey, «Le rouge et le noir», d'après le roman de Stendhal. (Bernand)

Rouge ou noir... ?

Si Mozart demeure le compositeur privilégié et inamovible de la scène de l'Archevêché, la création contemporaine n'en garde pas moins certains droits, même si depuis les premiers festivals, sa richesse et sa présence sont moins visibles.

C'est à Claude Prey, compositeur français né en 1925 et élevé dans le sillage musical d'Olivier Messiaen, qu'ont fait appel les responsables d'Aix. C'était vouloir s'assurer un musicien pour qui le verbe a toujours été une préoccupation dominante dans l'ordonnance de sa pensée.

Caractères et mœurs

Un bref rappel de l'origine : en 1830 paraît « Le rouge et le noir » de Stendhal, qui illustre le conflit de l'esprit révolutionnaire et militaire (le rouge) et de l'esprit ecclésiastique (le noir). Le héros : Julien Sorel, fils de paysan, élevé pour devenir prêtre, mais dont la vocation manque de profondeur. Il est ambitieux et souhaite de passer du noir au rouge.

Sur ce schéma qui se termine mal, Stendhal s'est livré à une étude de caractères et de mœurs qui a séduit Claude Prey. Ce dernier a décidé de faire un « opéra-opéra » ; il a vu dans l'original de la matière pour une œuvre lyrique. En refondant le livre de sa plume, il a réalisé un opéra « tout neuf », où les épisodes n'auront peut-être pas la même chronologie, ni même le rayonnement stendhalien.

Trois heures

« Opéra-opéra », a-t-il dit. Je pencherais plutôt pour un « roman-opéra » ou encore un « opéra-roman ». Ce n'est pas encore clair dans mon esprit, je me demande si les idées de Prey sont, elles, clairement définies ? Car trois heures durant, on nous impose à la fois des personnages destinés à illustrer la musique et la gestation philosophique de l'auteur et des lectures du roman qui ne font que double emploi ou inversement, comme vous voulez. J'avoue avoir pris grand plaisir aux réalisations scéniques, que ce soit les tableaux très XIXe des lieux et du milieu familial, et aussi les caricatures grinçantes de scènes comme celles du séminaire.

La musique est fort simple à écouter. Tantôt elle souligne, comme un accompagnement feutré, les exécutions vocales, tantôt elle vise au comique en fai-

sant intervenir les sourires rossiniens de Stendhal. Je savais Claude Prey plus raffiné, mais qu'importe.

Mireille Laroche a, pour sa mise en scène, tiré le meilleur parti d'une action plutôt décousue pour tenir l'intérêt en haleine. Les acteurs jouant plusieurs rôles, finissent par nous permettre de nous retrouver dans ce dédale musicolittéraire, grâce à des compositions intelligentes. Quant à Philippe Nahon, à la tête de l'ensemble Ars Nova, il n'a pas de peine à œuvrer, car de style proprement dit, l'ouvrage en manque trop souvent pour que l'on puisse, à défaut de séparer le « rouge » du « noir », du moins le faire pour l'ivraie et le blé...

A.J.

« Le rouge et le noir », d'après le roman de Stendhal, musique et livret de Claude Prey, a été donné au Festival d'Aix-en-Provence, les 20, 21 et 22 juillet.

AIX : LE ROUGE ET LE NOIR EN CRÉATION MONDIALE

Écrit et composé par Claude Prey d'après le roman de Stendhal, cet "opéra-opéra", créé hier soir, a été commandé par l'Etat et produit par la "Péniche-Opéra"

Ses "Liaisons dangereuses" ont fait carrière. Avec Aperghis, Reibel, Kagel ou Stockhausen, il poursuit un inlassable travail dans le domaine du Théâtre Musical expérimental. L'oeuvre de Claude Prey, compositeur de théâtre et auteur de musique, est foncièrement originale, sans véritable filiation ni paternité. Pour cet homme d'une grande culture, le théâtre reste toujours à reconstruire. Il considère la musique comme un outil de précision, d'analyse, de synthèse, un élément essentiel de lyrisme.

Près de trente oeuvres à son actif, huit ans passés à Avignon (Trois créations et trois reprises!), Claude Prey avance dans son exploration, bouscule et remet en question avec

quelques certitudes. Claude Prey a toujours quelque chose à dire. D'où l'intérêt de son oeuvre...

"Une référence à Brecht"

- Vous parlez souvent d'un "théâtre à réalisme variable" de "distanciation variable". Qu'est-ce que cela signifie?

- Cela implique une référence à Brecht. Il y a une vingtaine d'années, j'ai écrit une oeuvre sur l'affaire Dreyfus: on a parlé de Brecht français! Dans Brecht, la distanciation est fixe. Quand je dis réalisme, c'est l'illusion théâtrale, c'est quand ça décolle! Il s'agit d'un réalisme qui serait surtout naïf, c'est-à-dire donné comme tel (le rideau se lève sur une tranche de vie) mais à la fois

un peu "béat", c'est-à-dire conservé à l'arrivée... Le réalisme est en fait la récompense de l'acte théâtral.

- Appliqué à l'oeuvre de Stendhal...

- D'une certaine façon, Stendhal est présent dans ses romans. Il commente le roman: "la politique dans un roman, c'est comme un coup de pistolet dans un concert!". Il y a un texte de lui dans ma pièce. Un texte de premier jet, dans lequel il résume "Le Rouge et le Noir". Ce texte a simple valeur de promotion de l'oeuvre elle-même.

Le texte du récit quand à lui est utilisé. On retrouve deux personnages qui ne sont pas des meneurs du jeu théâtral, mais plutôt des meneurs du jeu à l'intérieur du théâtre. Il règne une atmosphère d'espionnage dans toute cette affaire. Leur ambiguïté réciproque vis à vis du texte est intéressante.

- Dans la pièce vous jouez sur une dialectique que l'on pourrait dire "binaire": extérieur/intérieur, univers onirique ou au contraire réaliste, obscurité/lumière...

- La lumière joue simplement un rôle photographique dans ce que j'appellerai la "sérialisation" des ouvertures.

"Un rêve complètement oublié"

- Quels sont vos procédés d'écriture. L'argument d'abord, la musique ensuite?

- Je n'ai pas de règle. Seulement une méthode générale. Dans "Le Rouge et le Noir", il y avait d'abord un rêve adolescent. Un rêve complètement oublié par la suite. J'ai retrouvé le roman quand j'ai cherché un sujet pour réaliser un pro-



Un opéra romantique s'il en est... (Photo Agence Bernard-Paris)



Aix : le Rouge et le Noir en musique

Le compositeur Claude Prey retrouve le Festival d'Aix. Il y a quelques années son ouvrage "Les Liaisons dangereuses" avaient été repris dans une nouvelle production, après la création avignonnaise. Mais c'est en première mondiale que sera présenté, ce soir, "Le Rouge et le Noir", d'après le roman de Stendhal. Mireille Laroche, metteur en scène, observe que, le compositeur "suit la trame du livre", tout en redistribuant "tous les personnages du roman à des rôles types qui synthétisent chacun plusieurs personnages". Et ajoutant plus loin: "Musicalement l'oeuvre est d'une très grande richesse: on plonge dans Rossini, et quand Rossini disparaît, c'est du Claude Prey, avec ce plaisir de la vocalise, du chant pour le chant qu'il a très habilement intégré dans une situation dramatique." Si l'on ajoute que pour les décors on passe par tous les tableaux de l'opéra romantique, on conviendra que les recherches de Claude Prey sont fortement enracinées.

(Photo Henry ELY).

LES AFFICHES

DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ

HEBDOMADAIRE DE CHRONIQUES JURIDIQUES, COMMERCIALES, ÉCONOMIQUES,
FINANCIÈRES ET D'ECHOS RÉGIONAUX

Fondé en 1923

Paraissant le vendredi

Création en Aix de l'opéra de Claude PREY "Le Rouge et le Noir" : Stendhal et Rossini à la sauce piquante

A défaut d'évènement, car il apparaît qu'il s'agit bien là d'un "non évènement" la récente création de "*l'opéra-opéra*" de Claude Prey "Le Rouge et le Noir" a toutefois nourri une relance d'un débat sans fin sur le théâtre et les miroirs de l'âme et de l'esprit humains dont il nous renvoie les images altérées ou transcendées. Alors que le festival d'Avignon semble abandonner la veine folliculaire du "*Théâtre musical*" après deux décennies de vaines palabres sans lendemain (scénique, la plupart du temps) le vénérable festival d'Aix-en-Provence lance au milieu des Mozartiens et des certitudes artistiques, anciennes et nouvelles, ce brûlot qui n'a pas fini d'enflammer les discussions dans certains milieux.

Claude Prey, habitué du "Péniche opéra" et d'autres lieux élitaires aux antipodes des principes qui ont présidé à la conception de l'Opéra-Bastille n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons le souvenir un peu flou, mais reflétant un ouvrage mieux venu, dans la cour de la gendarmerie d'Aix, de "*l'opéra-épistolaire*" tiré d'un autre livre-clef de la civilisation occidentale, encore récemment à l'origine d'une exégèse cinématographique : "*Les liaisons dangereuses*". Preuve s'il en était besoin qu'en Aix, on ne s'endort pas sur des lauriers : question novation, de la "Fairy Queen" et Purcell et William Christie et de "l'amour des trois oranges" de Prokofiev, Louis Erlo et Jacques Rapp à "La Flûte enchantée" d'Armin Jordan et Jorge Lavelli, les promoteurs de ce 42^e festival peuvent cet été en remonter à bien des collègues considérés comme plus modernes.

Collages et citations embrouillés

Disons d'emblée, même si Claude Prey a le don d'exciter toutes les facettes de notre intelligence et de notre mémoire, que l'appréhension de son opéra dont il a très soigneusement écrit lui-même le livret est tantôt inconfortable, tantôt agaçante. En inventant une sorte de narrateur-espion (encore un jeu de miroirs) il ajoute à la confusion générale de l'ouvrage et à celle de ses sentiments et de ses incertitudes. L'impression désagréable et morbide d'une vie aboutissant à un doute définitif, à l'impuissance et à l'inutilité.

Malgré quelques passages lyriques plutôt réussis, la partition, assez décousue, fourmille de collages et de citations, notamment de Rossini : imaginons un instant Henry Beyle le Milanais écoutant cette parodie...

Manifestement, même s'il a été fasciné par "la Chartreuse de Parme" mise en musique par Henri Sauguet (et donnée par Pierre et Madeleine Gerbal à l'ex-opéra de Grenoble pendant les X^e Jeux Olympiques) et par "Boris Godounov", l'auteur n'aime pas l'opéra, surtout l'italien, qui représente pour lui un "*dialogue de sourds*". D'où, dans ce jeu de massacre pour mélomanes connaisseurs et raffinés, un humour qui... sourd au deuxième degré. Un "*opéra-opéra*" pour tuer tous les autres opéras...

Des "happy few" chers à Stendhal ?

Reste au-delà d'une ironie qui parfois tombe à plat que, grâce à Mireille Laroche, la réalisatrice (ancienne collaboratrice

d'Ariane Mnouchkine) l'ouvrage se "voit" assez aisément (1). La partition, nombreuses allusions comprises, surtout aux cuivres, est défendue avec vigueur par l'Ensemble "Ars Nova" conduit par Philippe Nahon, compagnon de Marius Constant. Mais dirigera-t-il trois cents fois ce "Rouge et le Noir" comme ce fut le cas de "La tragédie de Carmen" de Peter Brook ?

Espérons pour le moins que cet ouvrage réservé à des "happy few" sera repris à Lyon et à Grenoble, où les Stendhaliens sont légion. La mise en scène, autant que les décors de Marc Boisseau, le méritent. Tout comme d'ailleurs les deux femmes qui ont bouleversé la vie de Julien Sorel : Géraldine Ros, fort à l'aise dans les vocalises aiguës (Mme de la Mole et Derville) et Liliane Mazeiron (Mme de Renal et Fervaques).

Si j'ai moins aimé Jean-Jacques David, encore que ce timbre pas toujours définissable corresponde à cet anti-héros qu'est Julien l'hésitant, il faut mentionner la solide soubrette des Renal et des La Mole, Béatrice Gramoix, ainsi que le rôle (ajouté) de Gero-mino, tenu par Dominique Visse.

Ne soyons pas autrement surpris, enfin, par ce pot-pourri intelligent jusqu'à la prétention, décapant et d'une ironie à plusieurs étages de la part d'un musicien qui, malgré le "*Wozzeck*" d'Alban Berg, affirme que "*l'opéra est bien mort après la guerre de 1914*". Et qui a déclaré, comme auteur un rien nombriliste de ce texte fort intellectuel aux multiples chassés-croisés littéraires et philosophiques : "*le livret, c'est le plaisir : la musique c'est la corvée*".

Michel BRULARD

(1) A défaut d'être vu à la télévision "Le Rouge et le Noir" de Claude Prey sera diffusé en modulation de fréquence sur les émetteurs de France-Culture dimanche 20 août de 22 h 35 à minuit.

AIX: "LE ROUGE ET LE NOIR" A L'ÉTUVÉE

Le Rouge et le Noir" du Festival d'Aix, d'après Stendhal, dure trois heures et quart dans ce vieux Théâtre Municipal d'Aix transformé en étuve.

La température a paru d'autant plus élevée et plus insupportable que ni du plateau, ni de la fosse, ne montait ce souffle qui aurait pu distraire du poids de la chaleur.

Il y avait bien de très agréables décors, ouvrant de profondes perspectives et jouant intelligemment avec les contrastes et les éclairages à partir du troisième tableau (les deux premiers souffrant de larges "découvertes latérales" semblaient bâclés), et de très beaux costumes de Marc Boisseau, dans une mise en scène bien animée de Mireille Laroche (1).

Mais, nous n'étions pas venus pour du mime et une exposition, mais pour entendre un "opéra-opéra" (dixit le compositeur Claude Prey).

Hélas, un président de Cour

commença par aboyer son rôle et ne cessa pas de le faire de diverses manières et sous diverses identités.

Une soprano dotée d'une voix puissante, bien timbrée et assez belle, chanta et cria des paroles restées incompréhensibles à cause de sa diction.

Un Julien, bien de sa personne, nous donna quelques scènes intéressantes où la comédie l'emportait sur la parole rythmée ou le chant.

En rangs disciplinés, des seconds rôles aux voix brutes ou sommaires passaient et repassaient autour d'eux, ne cessant de meubler et d'animer adroitement le plateau dans des scènes parfois drôles.

De la fosse où Philippe Nahon et Ars Nova accomplissaient un difficile exercice auquel ils sont rompus, montaient des exclamations musicales, des emballements passagers, un mélange atonal extraordinaire oscillant de la vieille musique moderne d'il y a cinquante ans, aux éclats et aux accents actuels.

Il y eut des moments où l'émotion aurait pu passer: ceux où un grand silence brusquement s'installait. Mais, cela ne durait que quelques secondes, le temps de la surprise!

Dans le trou du souffleur une femme en costume lisait, de temps en temps, des passages du résumé de l'action écrit par Stendhal lui-même (grand amateur d'opéra on le sait), pour bien marquer le rapport direct entre le livre, le sens qu'il dégage et le spectacle représenté.

Deux scènes assez réussies: celle du séminaire et celle du bal et du théâtre (avec, pour celle-ci, un large appel à la musique d'époque (au "Guillaume Tell" de Rossini avec, en particulier, une petite partie de l'air de Mathilde, "Sombres forêts"). C'est là que l'ironie, la dérision, le pastiche, la moquerie, dans lesquels baigne l'opéra, s'expriment le mieux et sont le mieux ressentis, au milieu de beaux tableaux en contraste.

Opéra-opéra? Théâtre musical? Satire du lyrique? En fait un pot-pourri de "dramatique" bien ordonnée comme à la télé, de pièce de théâtre cérébrale, de charge caricaturale alimentée par des éclats de voix, des paroles syncopées, scandées, chantées, avec des conventions poussées à l'extrême dans le geste, l'attitude, la façon de dire et de faire pour en aggraver le ridicule.

Claude Prey expérimente dans toutes les directions...

Mais, s'il ne manque pas de vigueur, il ne déborde guère d'inventions et n'apporte pas l'ampleur, le souffle et l'émotion que le développement d'un tel sujet auraient pu faire.

Alex MATTALIA

(1) "Le Rouge et le Noir" commande d'Etat, a bénéficié du concours de la Fondation Vuitton pour l'opéra et la musique, avec la participation d'Alpha-FNAC et d'Air Inter.

Aix : "Le Rouge et le Noir" La création incolore de Prey

Théâtre municipal ou étuve pour noeud papillon ? Double emploi d'un lieu pour création mondiale qui s'est transformé en sauna pour contemporains fanatiques. Sur scène, l'esprit de Claude Prey lit "Le Rouge et le Noir". Très libre -mais non inintéressante- adaptation du roman de Stendhal, ponctuée par une musique pointilliste.

"Les grosses chaleurs arrivent..." lance "Elisa" à "Vergy"; murmures et sourires étouffés dans la salle où l'on transpire à grosses gouttes. "Julien" n'en peut plus de "latiniser" avec les gamins et s'en va chercher un peu de fraîcheur auprès de la vieillissante "Madame de Rênal" dont les charmes n'émeuvent que lui ! A trois sièges du mien, un irréductible, dont le front perle, s'assoupit. Après l'entracte, il n'est pas revenu.

Il fallait du courage pour subir la musique de Prey. Rien de neuf, de très épais, si ce n'est ça et là quelques moments qui nous sortent d'une torpeur latente (tels les ensembles vocaux du séminaire). C'est une partition invertébrée qu'ont essayé de servir du mieux possible les musiciens d'Ars

Nova-Musique en scène dirigés par Philippe Nahon.

Sur scène, les chanteurs -excellents comédiens au demeurant- alternent le bon et le moins bon. Seul Dominique Visse tire en permanence son épingle du jeu. Quelques voix sont tellement confidentielles qu'elles ne passent pas la fosse...

Lumière, cependant, avec la mise en scène intelligente de Mireille Larroche. Il y a du talent, beaucoup de talent là dedans. Et un grand travail. Une fine étude de caractères dont on se dit qu'elle ferait merveille au théâtre-théâtre.

Ce théâtre dont Claude Prey persiste à penser, à juste titre, qu'il est "*la dernière chance de la culture*". Dès lors, pourquoi vouloir s'évertuer à soupoudrer, sans grand génie, un texte de notes ?

"Julien" est mort, le livre se referme. Les irréductibles "fanas" du contemporain applaudissent comme s'ils venaient de vivre l'extase. Les autres se retirent.

Il est minuit passé, docteur, j'ai la migraine ! Dormir, oublier le Rouge, le Noir...

Michel EGEA

4. August 1989

4. August 1989

Bei 1900 löst sie ihm die Fliege

990,3

Von allen französischen Revolutions-Jubiläums-Opern ist Tom Johnsons „200 Jahre“ die gelungenste

Was auch an Opern zum Jubiläum „200 Jahre Französische Revolution“ in Frankreich staatlich in Auftrag gegeben wurde, ging glatt baden. Wie ja auch der Auftrag an den DDR-Komponisten Siegfried Matthys zu seiner in Karlsruhe (und an anderen Bühnen) uraufgeführten Oper „Graf Mirabeau“ (wir berichteten hierüber). In Lyon scheiterte der französische Komponist und Messiaen-Schüler Antoine Duhamel mit seiner schlicht „93“ genannten Oper (das soll natürlich 1793 bedeuten) trotz recht achtbarer Musik vor allem an der Länge der pausenlosen Aufführung im altrömischen Theater bei der Fournvière. Da waren langer erster und noch längerer zweiter Akt pausenlos (durch eine immerhin sehr gute Schauspielszene mit Diskurs zwischen Robespierre, Danton und Marat) miteinander verkettet. Am Ende, nach dreieinhalb Stunden auf Urgestein sitzend, hatte man sich selbst mit

polsterndem Schutz an hinterster Stelle entweder Schwielen oder blaue Flecken gegessen. Nicht wenige Zuschauer nahmen während des mit Auftritten aus dem Publikum heraus gestalteten Diskurses die Gelegenheit wahr, durch Dazwischenlaufen und „Türmen“ selbst mitzuwirken.

In Montpellier folgte mit anschließender Aufführung in Avignon trotz beachtlicher Musik von Pascal Dusapin mit dem an den Haaren beigezogenen Titel „Romeo und Julia“ ein weiterer Reifall wegen des intellektuellen Librettos von Olivier Cadiot. Doch schien es den beiden Machern gleichgültig, ob das Publikum ihre willkürlich beigezogene Revolutionsversion kapiert oder nicht. Irgendwie typisch: die Revolution fand zwischen den beiden Akten im Orchester statt. Das wiederum war der schwächste Punkt der Musik, die genausogut Hochzeits- oder Trauermusik hätte sein können. Da konnte dann auch die auf zeitgenössische Musik geeichte Françoise Kübler als Julia I (denn es gab gleich zwei Romeo-Julia-Paare) mit ihrer bravourösen Leistung nichts retten. Kalt wie das Werk auch die bewußt geometrische Regie von Patrick Guinand.

Katastrophal geradezu, was sich Claude Prey für sein vom Kultusministerium subventioniertes Unternehmen „Le Rouge et Le Noir“ nach Stendhals Roman beim Festival von Aix-en-Provence hatte einfällen lassen. Gegenüber Preys vor neun Jahren ebenfalls in Aix zur Welt gebrachtem Werk „Die gefährlichen Liebschaften“ (er liebt nun mal die Literatur als Basis seiner Opern) ein klarer Rückschritt. Nichts zu deuteln dagegen gab es an der sympathischen Aufführung der Pariser Péniche Opéra (zu übersetzen etwa mit „Kahn-Oper“, denn auf einem Boot ist sie in Paris beheimatet) in der recht begabten Inszenierung von Mireille Larroche und dem kaum beneidenswertem Philippe Nahon am Pult.

Der absolute Gag der ganzen „Revolutionswerke“ (ach, was ist Umberto Giordani

nos „André Chenier“ doch für ein Meisterwerk!) erblickte im Rahmen des Festivals von Radio France und der Stadt Montpellier das Licht der Welt. Gegen alle anderen ist „200 Jahre“ des seit einiger Zeit in Paris lebenden Amerikaners Tom Johnson geradezu ein Wurf. Besser gesagt: ein „Würfchen“, denn das köstliche Werk dauert nur rund 30 Minuten. Johnson zählt ebenso wie etwa sein Landsmann Philip Glass zu den „Minimalisten“. Er beschränkt sich auf das unbedingt Notwendige, so auf ein „Orchester“ von sechs Cellisten, eine Sopranistin, einen Bariton, zwei Schauspielerinnen und eine Tänzerin.

Gesungen werden ausschließlich Zahlen, eben die ab der Französischen Revolution 1789 bis heute. Mal singt man links und rechts an je einem Tischchen mit Champagnerkübel wie im Streit die Jahreszahlen nach oben, es folgt nach allen sieben Jahren eine Kadenz, beim Sopran bis hin zur Koloratur, mal wird auch im Duett gezählt, dabei kommt man körper- und kußnah zusammen, um wieder in den alten Streit zu verfallen. Eben wie ein Ehe- oder Liebespaar. Bei der Jahreszahl 1884 rücken die beiden die kleinen Tische immer näher zusammen, bei 1895 schließlich stoßen sie mit Champagner an. Bei 1900 löst sie ihm die Fliege und bis 1908 ihr eigenes Haar.

Er übrigens ganz in Blau mit weißem Hemd, sie in gedecktem Rot – unterschwellige Erinnerung an die Revolution und die Nationalfarben. Während zwei Komödiantinnen stetig mit dem Entleeren blauer Müllplastiksäcke beschäftigt sind, kommt bei der Jahreszahl 1922 eine ganz in Gold gekleidete junge Tänzerin hinzu. 1988 und 1989 übrigens werden nicht mehr gesungen, sondern von den Komödiantinnen gesprochen – basta.

Die Musik? Eben minimal. Alle sechs Cellisten kratzen hart und rhythmisch jeweils auf dem gleichen Ton herum mit langsamer Tonsteigerung von Des bis zum b der nächsten Oktave. Eine geradezu geniale, hochwitzige und keinerlei Hörschmerzen verursachende Angelegenheit, die viel Jubel auslöste. Hauptmacher dabei: Regisseur Roland Topor. Das Wort „Revolution“ kommt nicht ein einziges Mal vor. 1789 besagt ja genug. Die brillante Sopranistin Brigitte Peyré und der Bariton Guillaume Edé trugen wesentlich zum Erfolg bei. Als einziges Werk war „200 Jahre“ übrigens kein Staatsauftrag, sondern mit Hilfe von Sponsoren ermöglicht!
Kurt Neufert

MANNHEIMER MORGEN
6800 MANNHEIM BW
Auflage taeglich 92,319
Ausschnitt Media No. 1112 S

4. August 1989

BA BERGSTRAESSER ANZEIGER
6140 BENSHEIM HE
Auflage taeglich 11,120
Ausschnitt Media No. 1572 H

4. August 1989

TAGESPOST
6720 SPEYER RP
Auflage taeglich 6,939
Ausschnitt Media No. 1372 A

4. August 1989

festival, c'est "Le rouge et le noir", création mondiale de Claude Prey donnée ce soir au théâtre municipal. Une création mise en scène par une femme: Mireille Larroche... Sur sa "Péniche Opéra" elle mène au fil de l'eau la "renaissance" du théâtre lyrique.

Point de péniche, à Aix, mais le Théâtre Municipal.

"Il nous fallait pour cet OPERA-Opéra une vraie maison d'opéra, et un "vrai" public d'opéra. L'équipe est heureuse de jouer à Aix, dans un lieu stratégique et dans un cadre XIXe."

Dans la fosse: l'orchestre, 30 instrumentistes. Les acteurs chantent et jouent. Peu de danse, une valse, un quadrille.

"Sept semaines de répétitions en collaboration avec Philippe Nahon, chef d'orchestre. Je n'ai fait aucune "relecture", aucune "réécriture", seulement des coupes, en accord avec l'auteur-compositeur, pour alléger et se glisser dans un temps imparti: deux actes de une heure dix chacun.

Mon travail de metteur en scène est de faire accoucher. Derrière l'histoire, différents niveaux de lecture, comme des stratifications. Je dois amener les acteurs à décrypter, à dépister chaque idée, à s'en imprégner.

De façon à faire savourer l'humour (on rit souvent), la finesse, la sensualité de la partition. Situations insolites, provocations savantes, confrontations rocambolesques... On ne s'ennuie pas.

Nous avons ce projet, avec Claude Prey depuis quatre ans. J'ai été emballée par la redistribution de rôles selon le regard de Julien. Cela ficelle le roman, donne un tout autre relief.

Nous nous sommes pliés aux conventions de l'opéra du XIXe, mais en gardant la démarche, l'insolence de Julien, qui va d'un registre à l'autre et ne trouve sa voix (voie) que dans la provocation finale."

La notion de personnage fait place à celle de rôle (le père Sorel, par exemple, est aussi Monsieur de Rénal, et le Marquis de la Môle). La notion de scène fait place à celle de mouvement: Verrières (allegro), le Château de Vergy (andante), Besançon, le Séminaire (adagio), Paris, l'hôtel particulier (scherzo), l'Opéra (variations autour de Guillaume Tell de Rossini), Besançon, la prison (drammatico).

Adam et Eve

Mireille Larroche est une inconduite de Claude Prey: en 84, "O comme eau". "Les auteurs-compositeurs sont peu nombreux en France. Ils prennent des risques, me fascinent beaucoup plus que



des écrivains prisonniers de la mode" Dès 80 elle monte "Utopopolis" et découvre ainsi le lyrique contemporain. Ce qui lui fait rebaptiser en 82 sa salle: "Péniche Opéra".

"Nous avons acheté avec Jean-Paul Farré, en 75, ce lieu magique par commodité, pour "tourner". L'hiver son port d'attache est le canal Saint Martin, l'été les fleuves et les canaux."



"Le Rouge et le noir", création mondiale de Claude Prey mise en scène par Mireille Larroche (Photo Henry Ely, Aix).

Cette jeune femme, maman de trois jeunes enfants (qui la suivent dans ses tournées), a le théâtre chevillé au corps depuis l'âge de... 10 ans. Premier spectacle "Adam et Eve" de Blaise Cendrars, en 6ème, à l'Ecole Alsacienne.

"J'ai eu la chance d'avoir comme professeur de Français Pierre Lamy, à l'origine de multiples vocations parmi les élèves. Il montait pièce sur

ment".

Dès vingt ans: mise en scène dans les lycées, stage comme assistante chez Ariane Mnouchkine, José Valverde. Licence de Lettres, diplôme de Philo.

A 22 ans, elle crée son propre théâtre. 40 spectacles, 18 créations avec des auteurs d'aujourd'hui.

"Les spectateurs ne sont pas confrontés à une scène, mais installés dans le décor, immergés dans le spectacle qui occupe tout l'espace. Autre rapport, autre ton, intimité acteurs-spectateurs qui demande de trouver un autre registre. Notre atelier de recherche s'inspire du répertoire classique, méconnu, abandonné ou passe des commandes.

Le théâtre lyrique est un genre oublié. Il est d'esprit français et plaît. (Plus la comédie musicale, typiquement américaine). C'est un lien entre musique baroque et musique contemporaine, une osmose entre scène et musique."

Brigitte VUIBERT

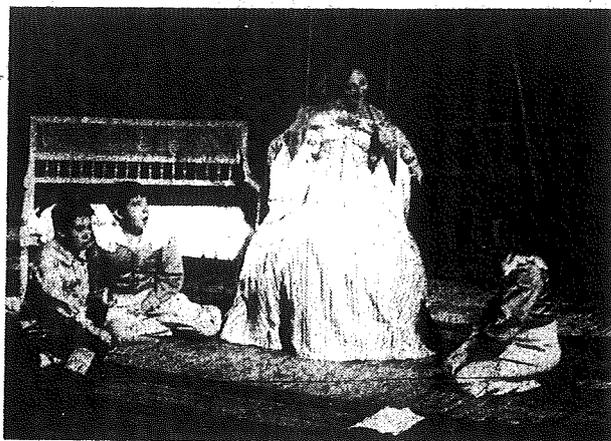
Elle a mis en scène "Le Rouge et le Noir"

Mireille Larroche:
accoucheuse

de l'Opéra-opéra de Prey

FESTIVAL D'AIX

UNE CREATION MONDIALE DE CLAUDE PREY



■ Première, ce soir, de l'opéra. Opéra "Le Rouge et le Noir" de Claude Prey au Théâtre Municipal d'Aix. Mireille Laroche a signé la mise en scène de cette création. (Photo Henry Ely Aix). En page 15

19 JUIL. 1989

PROVENÇAL -

"Le rouge et le noir" en création mondiale Quand Claude Prey lit Stendhal



Claude Prey retrouve le Festival d'Aix pour une création mondiale. (Photo Henry Ely, Aix)

"Il faut que le Festival soit aussi un lieu de création..."

Il y a deux ans, au sein d'une interview qu'il nous avait accordée, Louis Erlo ne cachait pas sa volonté de faire du Festival d'Aix une manifestation où la musique vit, où l'on crée.

C'est aujourd'hui chose faite puisqu'avec "Le Rouge et le Noir", c'est une création mondiale qui sera donnée dans le cadre du Festival au Théâtre Municipal d'Aix.

Ce sont aussi les retrouvailles du Festival avec Claude Prey. En effet, le compositeur avait créé, en 1980, "Les liaisons dangereuses" dans la cour de l'Hôtel de Valbelle, aujourd'hui sous-préfecture.

Cette création mondiale du "Rouge et le noir" est, selon la formule employée par le compositeur, un "Opéra-Opéra en deux actes".

C'est un spectacle de la Péniche opéra mis en scène par Mireille Larroche. La distribution est jeune et à 99 % composée de chanteurs français. L'Orchestre est celui d'Ars Nova-Musique en scène; il sera placé sous la direction de Philippe Nahon.

M.E.

"Le rouge et le noir", création mondiale de Claude Prey, au théâtre municipal d'Aix (rue de l'Opéra) ces jeudi 20 et vendredi 21 à 21h 15, samedi 22 à 17 heures.

put faire l'économie de ce b-là. Cadiot en a fait une utilisation adolescente : naïve, confuse mais assez maline. Cet opéra qu'on ne peut écrire, ce duo qu'on ne peut former, cette révolution qu'on ne peut accomplir justifient habilement l'absence de personnages (au sens dramatique du terme : le *character* des Anglais) et d'intrigue. Face à cette négation de ce qu'on fait pendant qu'on le fait, le metteur en scène s'est contenté d'un travail... bénin ; il s'est autorisé tous les *miscastings* imaginables. Nul ne peut lui en vouloir : on ne fait pas des opéras avec des idées.

A quelques kilomètres de là se préparait « le Rouge et le noir » de Claude Prey, tribut du Festival d'Aix à la création (2). On prend l'opéra



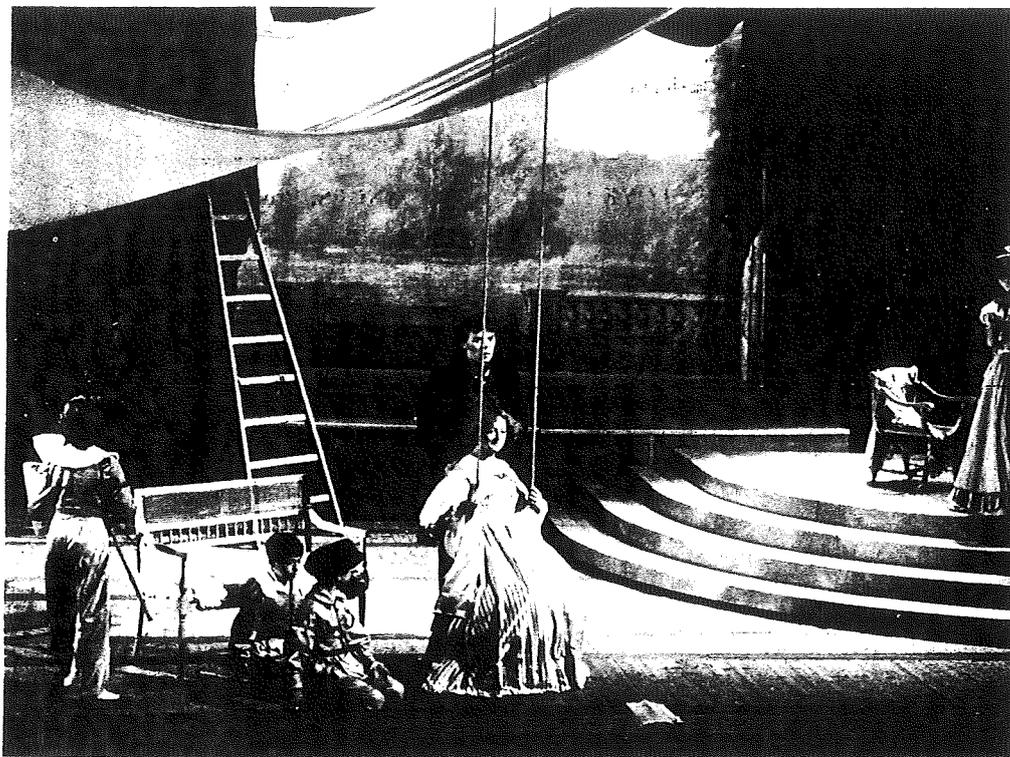
« Le Rouge et le Noir » à Aix (ici, Jacques Bona et Liliane Mazon)

de Dusapin, et l'on inverse le tout : un livret magnifique, intelligent, efficace, mis en scène par une Mireille Laroche qui n'a pas froid aux yeux. Mais une musique, mais une musique... Si l'on excepte les passages parodiques, très réussis, il faut bien admettre que la partition est faible, sans imagination. Un métier incontestable, un goût très sûr ne font pas un opéra : il faut aussi des idées. « *Aller au fond de l'âme* », etc. Quel été difficile !

JACQUES DRILLON

(1) Tous les concerts Schubert (avec Jean-Claude Pennetier, Alain Planès, Michel Dalberto...) sont produits et retransmis par le programme musical de France-Culture.

(2) Diffusion sur France-Culture le 20 août.



A scene from Claude Prey's 'Le Rouge et le noir' at Aix, with Jean-Jacques David (Julien) and Liliane Mazon (Mme de Rénal)

in scarlet uniforms and, by contrast, black-robed priests in procession. Scarlet and black finally combined in the last scene, with the execution of Julien for the shooting of Madame de Rénal. The only possible criticism of Marc Boisseau's evocative sets is that they sometimes took too long to change; his characterful costumes suffered no such disadvantage.

The company comprised only 12 singers, plus three children. The tenor Jean-Jacques David made an accomplished Julien, performing the feats of memory that are his only qualification as tutor or secretary, with a kind of brash bravado. Béatrice Cramoix provided an assured commentary from the prompt box as Elisa. Géraldine Ros sang superbly as Mathilde de La Mole and also played Madame Derville (another Mathilde). Liliane Mazon was a very sympathetic Madame de Rénal and a rather less sympathetic Madame Fervaques in the Paris scene. The bass Jacques Bona doubled as bourgeois M. de Rénal and aristocratic M. de La Mole. Dominique Visse, a counter-tenor of phenomenal range and power, dominated the stage as Geronimo, singer and spy, who also turned up in a number of other roles, acting as catalyst to the tragedy. All the other characters were played by the six men of the chorus. Philippe Nahon

LE ROUGE ET LE NOIR, Prey

Mathilde de la Mole/Derville, Géraldine Ros; Mme de Rénal/Fervaques, Liliane Mazon; Elisa, Béatrice Cramoix; Geronimo, Dominique Visse; Julien, Jean-Jacques David; Monsieur de Rénal/La Mole/Filair, Jacques Bona; Man in Black (Abbé Pirard) and Maugiron, Antoine Sicot; Man in Black (Comte Altamira), Vincent Audat; Man in Black (Prince Korasoff) and Naslon, Paul Gérimon; Valenod, Jean-Louis Tant; Noiroud, Yves Coudray; Michoud and Evêque d'Agde, Hervé Hennequin; Noiroud, James Gowings; c. Philippe Nahon; p. Mireille Larroche; d. Marc Boisseau

OPERA WELT • OCTOBER 89.

Ornungen» gedieh in Aix

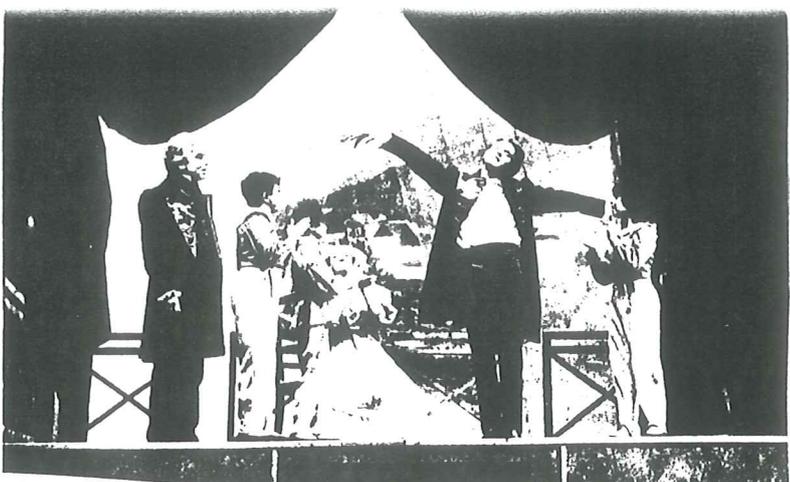
Gespannt war man natürlich auf die Verpflanzung von Prokofieffs «Liebe zu den drei Orangen» aus Lyon in die ganz anderen Freiluftverhältnisse in Aix. Das Werk hat dabei durch einige Postierungsraffinessen im gesamten zur Verfügung stehenden Spielraum, Publikumsränge und Dach einbegriffen, noch an Vielfalt gewonnen.

Kent Nagano am Pult des weiter gereiften Opernorchesters von Lyon lenkte die doch recht komplizierte Angelegenheit souverän in ihre Bahnen, und wieder waren es Tenor Jean-Luc Viala als die Prinz, der nicht mehr lachen kann, und Catherine Dubosc als die einer Orange entstiegene Prinzessin Ninette, die besonders gefielen. Die zurückhaltende Gestaltung in Verbindung mit einer bildhübschen Stimme machte diese Ninette besonders sympathisch. Nicht zu vergessen auch Gregory Reinhart als Zauberer Celio. Köstlich aber vor allem auch die gewichtig massive Köchin mit der tiefen Baßstimme von Jules Bastin sowie Gabriel Bacquier als König. Bacquier war vor 30 Jahren erstmals in Aix dabei, weshalb ihm in der Premierenpause der französische Verdienstorden für Kultur und Wissenschaft überreicht wurde. Auch im nächsten Jahr wird er wieder in Aix zu hören sein, wenn «Don Pasquale» von Donizetti auf dem Festivalspielplan erscheint. Hinzu kommen dann als Barockwerke «Rinaldo» von Händel und «Les Indes galantes» von Rameau. Dazu die Wiederaufnahme der Tobias-Richter-Inszenierung des «Rosenkavalier». Mozart dagegen ist im Hinblick auf die vorgesehenen Großaktionen zu seinem 200. Todestag im Jahr davor tabu.

Bei «Rot und Schwarz» sah man rot

Ausgerechnet in dieser erstmals so durchschlagende Begeisterung hervorrufenden Festivalsaison gab es in Aix mit dem Staatsauftrag an Claude Prey einen Reinfall. Wenigstens die Aufführung der Péniche Opéra aus Paris (etwa mit «Kahnoper» zu übersetzen, denn dieses auf zeitgenössische Oper geeichte

MOZART «COSÌ FAN TUTTE» Premiere am 15. Juli 89, besuchte Vorstellung am 22.7.89. Musikalische Leitung: Jeffrey Tate, Regie: Denis Llorca, Bühnenbildner: Jean-Paul Moya, Kostüme: Mine Barrial-Vergez. Solisten: Brigitte Paschner-Kiebel (Fiordiligi), Eirian James (Dorabella), Dawn Upshaw (Despina), Jose van Dam (Don Alfonso), Olaf Bar (Cuglielmo), Hans Peter Blochwitz (Ferrando). Englisches Kammerorchester, Festival-Chor.



Ensemble spielt in Paris auf einem Boot) ließ keine Wünsche offen. Umso mehr aber das Werk selbst. Kein Vergleich zu der ebenfalls in Aix 1980 zur Welt gebrachten Oper «Die gefährlichen Liebschaften» des gleichen Komponisten mit erheblich besserer Musik als hier, wo Gutes nur wenige Sekunden lang zu vernehmen war. Viel Gekleckere ohne richtigen musikalischen Atem, ohne auch eine persönliche Handschrift. Bester Teil war noch die Seminaristenszene mit ihrem a cappella-Gesang. Da war wenigstens eine musikalische Linie zu erkennen.

Lob dagegen dem Ensemble und der Regisseurin Mireille Larroche, die die Aufgabe hatte, aus einem Bruchstückeflickwerk etwas zu machen. Das Ensemble folgte ihr dabei und stürzte sich mit geradezu fanatischem Elan in das Nichts. Erwähnt seien aus der Solistengemeinschaft vor allem Dominique Visse als Geronimo mit beispielhafter Diktion und hellem Tenor, oder der als «Mann in Schwarz» und als Abt auftretende Bassist Antoine Sicot. Auch Jean-Jacques David gab sich als im Mittelpunkt stehender Julien redlich Mühe. Unverständlich allerdings, daß er ausgerechnet dem Charme der Madame de Rhénaul verfallen konnte, denn die zudem stimmlich etwas unterernährte Liliane Mazon hatte ihn offenbar in der Garderobe zurückgelassen.

Insgesamt: ein glatter Reinfall. Unschuldige die Péniche Opéra, bei der vor allem einer zu bemitleiden war: der Dirigent Philippe Nahon.
Kurt Neufert

PREY: «LE ROUGE ET LE NOIR» («ROT UND SCHWARZ»). Uraufführung am 20. Juli 89, besuchte Aufführung am 21.7.89. Musikalische Leitung: Philippe Nahon; Regie: Mireille Larroche, Bühnenbild und Kostüme: Marc Boisseau; Choreographie: Marie-Geneviève Massé. Solisten: Geraldine Ros (Mathilde), Liliane Mazon (Madame von Rénaul), Béatri-

ce Cromaix (Zimmermädchen Elisa), Jean-Jacques David (Julien), Dominique Visse (Geronimo), Jacques Bona (Herr von Rénaul), Antoine Sicot (Mann in Schwarz/Abt Pirard/Maugiron), Vincent Audat (Graf Altamiro), Paul Geron (Prinz Korasoff/Naslou), Jean-Louis Tant (Valenod), Yves Coudray (Morrad), Hervé Hennequin (Michoud/Bischof von Agde), James Gowings

(Noiroud), drei Kinder aus Grasse. Orchester ARS NOVA/MUSIQUE EN SCÈNE

PURCELL «THE FAIRY QUEEN» Premiere am 11. Juli 89, besuchte Vorstellung am 20.7.89. Musikalische Leitung: William Christie. Regisseur: Adrian Noble; Bühnenbild und Kostüme: Deirdre Clancy; Choreographie: Françoise Lancelot, Beatrice Massin. Solisten der Sir Peter Hall Company: Paul Greenwood (Herzog), David Killick (Ageus), Silvestra le Touzel (Herma), John Elmes (Demetrius), Sean Murray (Lysander), Niamh Cusack (Helena), Allan Bryson (Quince), Geoffrey Freshwater (Bootom), Philip Fox (Flote), Albie Woodington (Straveling), Arthur Cox (Snout), Brian Parr (Snug), Gemma Jones (Titania), Ann Bryson (1. Fee), Charlotte Harvey (2. Fee), Christopher Ryan (Puck), Roger Allam (Oberon). Sänger: Isabelle Desrochers, Thomas Lander, Bernard Deletré, Nancy Argenta, Sandrine Piau, Naomi Rime, Wilhemijn Van Gent, Thomas Randle, Charles Daniels, Jean-Paul Fouchécourt, Bernard Loonen, François Bazola, Christophe Le Paludier, Jérôme Correas, Richard Taylor. Orchester «Les Arts Florissants»

PROKOFIEFF «DIE LIEBE ZU DEN DREI ORANGEN». Premiere am 23. Juli 89. Musikalische Leitung: Kent Nagano, Regie: Louis Erlo, Bühnenbild: Jacques Rapp; Kostüme: Ferdinando Bruni; Chorleitung: Donald Palombo. Solisten: Gabriel Bacquier (König Treff), Jean-Luc Viala (Prinz), Hélène Perraguin (Prinzessin Clarisse), Vincent le Texier (Leander), Georges Gautier (Truffaldin), Didier Henry (Pantalon/Gaufre/Zeremonienmeister), Gregory Reinhart (Zauberer Celio), Michèle Lagrange (Zauberin Fata Morgana), Consuelo Caroli (Linette), Brigitte Fournier (Nicoletta), Catherine Dubosc (Prinzessin Ninetta), Jules Bastin (die Köchin), Beatrice Uria-Monzon (Smeraldina).

MULHART «DIE ZAUBERFLOTE» Premiere am 2. Juli 89, besuchte Vorstellung am 19.7.89. Musikalische Leitung: Armin Jordan; Regie: Jorge Lavelli; Bühnenbildner: Max Biggens, Kristina Fransson; Zitat: Solisten: Charlotte Mager (Dramo), Eirian James (2. Dame), Nathan (3. Dame), Dawn Upshaw (Königin der Nacht), Dawn Upshaw, Paminao Edith (Sperber), Christopher Page (Papageno), Kurt Streit (Papst), Anton Schabinger (Papageno), Anne-Cécile Michon (Sperber), Erich Knopf (Sperber), Alfred Müll (Sperber), Thomas Sunais (Bewaffneter Priester), William Mackie (Bewaffneter Priester). Ensemble Orchestral de Paris, Festivalchor; Leitung: Richard Wistreich

LE ROUGE ET LE NOIR

Prey

Direction musicale : Philippe Nahon

Mise en scène : Mireille Laroche

Décors et costumes : Marc Boisseau

avec Géraldine Ros, Liliane Mazon, Béatrice Cramoix,

Jean-Jacques David, Dominique Visse, Jacques Bona,

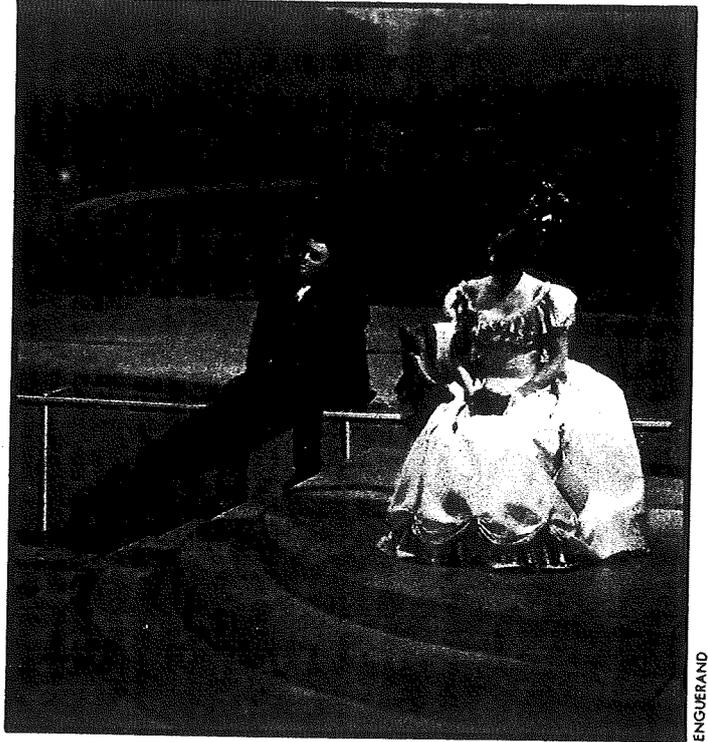
Paul Gerimon, Antoine Sicot, Jean-Paul Tant, Yves

Coudray, Hervé Hennequin, James Gowings

• Théâtre Municipal, 22 juillet

Décidément nos festivals 89 auront beaucoup tourné autour de la notion d'opéras contemporains sans jamais en proposer une conception décisive ! Dusapin qui accomplit la percée la plus importante n'ose pas aller au terme de sa rupture tandis que Claude Prey, vieux routier du théâtre musical, démontre que le désir de rééditer la formule de l'opéra traditionnel ne fonctionne plus. L'œuvre que nous avons entendue et regardée pêche surtout par une distorsion entre une partition d'aujourd'hui, un modèle de grand opéra du XIX^e siècle et une mise en scène qui colle à la référence. Du côté musical, une composition délicate, presque mélodique qui privilégie le chant mais n'exclut ni le collage, ni la dérision critique (héritage du théâtre musical). L'ensemble Ars Nova y est pleinement convaincant sous la direction très précise de Philippe Nahon. Et du côté des planches, cinq tableaux privilégiant des toiles peintes, généralement belles et naïves qui se veulent autant de séquences fidèles à la tradition : le plein air, la scène d'église, le bal, la mort finale.

Jean-Jacques David et Géraldine Ros dans *le Rouge et le Noir*



ENGUÉRAND

Un joli paysage à Verrières fixe le premier des tableaux, la rencontre entre Madame de Rênal (Liliane Mazon, Madame de Fervantes par la suite n'y convainc guère) et Julien. Jacques Bona interprète Monsieur de Rênal comme on l'attend, c'est-à-dire tout d'une pièce (son Marquis de la Mole ne tranchera guère avec ce stéréotype). L'absence de complexité psychologique constitue le véritable point faible de la représentation. On mesure ce problème avec la présence de Dominique Visse (Géronimo) qui en fait beaucoup trop dans le second tableau et les suivants, même remarque à Elisa, servante et lectrice du roman (Béatrice Cramoix). Les qualités d'acteur / chanteur ne sont pas en cause mais on éprouve le sentiment pesant que Claude Prey se rattrape de l'impossible grand opéra de caractère par de la charge et presque du dénigrement sans compter une espèce de superposition des personnages. Ce décalage est flagrant dans le quatrième tableau qui nous conduit à Paris au bal chez Mathilde de la Mole (remarquable Géraldine Ros, précédemment Madame Derville, au timbre d'une très grande beauté). Pour composer les différentes séquences du tableau, Claude Prey part d'un premier collage (le Stravinski de *Jeu de cartes*, *Pulcinella*, voire du *Rake's progress*) pour se servir ensuite carrément de *Guillaume Tell* de Rossini. N'y a-t-il pas là avec d'impudence, Prey affecte de se moquer discrètement du compositeur du *Barbier de Séville* ; or, mine de rien, il s'en sert ! Comme on préfère à ce fourvoiement le cinquième tableau, d'une durée convenable et d'une très attachante efficacité dramatique. Pour peindre le calvaire d'un « enfant » voué à la guillotine, la musique de Claude Prey est d'une belle gravité personnelle et nous n'oublions pas le tempo funèbre du glas final avant que ne chute, comme un couperet, le drap rouge de la mort et du sang. On peut simplement regretter que la totalité de l'œuvre n'ait pas été de cette aune-là.

FESTIVAL D'AIX

Ni tout rouge ni tout noir

*Dernière nouveauté importante de l'été lyrique en France,
la création mondiale de l'Opéra "Le rouge et le noir" de
Claude Prey à l'Archevêché*

LA cause est entendue ! Non celle de Julien Sorel, mais celle plus définitive, de l'opéra. Nous savons désormais l'opinion de Claude Prey à ce propos.

Sur la scène du "Rouge et le noir" à Aix, une estrade de guignol prolonge comme un reflet, ou plutôt une parenthèse, le grand guignol à franfreluche du théâtre d'Aix. "L'orchestre militaire balance ses shakos dans la valse des fifres" disait Rimbaud. "Nous sommes à la musique" comme à Charleville. La fosse projetée sur scène à des allures de dragons à la parade ; et la parodie avec une allégresse de sapeur le "Guillaume Tell" de Rossini.

L'Opéra est un mensonge

Nous sommes du côté rouge de l'histoire. Tout le travail de Claude Prey et Mireille Larroche tient dans ce va-et-vient tragi-comique entre deux images du théâtre et de la musique. L'opéra n'est que la représentation d'une représentation. Un simulacre de reflet, le miroir spéculaire des vrais sentiments. Nous avons compris, inutile d'insister : l'opéra est un mensonge.

De fait la musique et la scène ne cessent de se mentir mutuellement.

De la musique, nous en retiendrons le caractère souvent minimaliste. L'influence du Stravinsky sériel, y est manifeste. Peu d'instruments et surtout des cuivres. L'orchestre Ars Nova dirigé par Philippe Nahon devait déjà déjouer les pièges d'une acoustique désastreuse. La musique rappelle le rôle du clavecin dans les récitatifs "secco". Elle ponctue jusqu'à la paraphrase le texte chanté. Le déséquilibré

avec les voix, souvent faibles, était plus que gênant.

Enfin la partition construite avec beaucoup d'intelligence manquait singulièrement de chaleur. Mais il ne s'agit sans doute là que d'une question d'oreille.

La distance imposée par la musique est accentuée par la lecture du roman. Le drame est décomposé en une suite de tableaux. Les personnages ne s'adressent jamais la parole d'où un certain manque d'élan et d'émotion. Cela d'autant plus que le livret de Claude Prey joue, parfois avec bonheur, de la parodie. Le quadrille des petits nobles est savoureux et la scène du séminaire prend des teintes ~~baroques~~.

Le plateau est parfaitement agencé par Mireille Larroche. La scénographie est fluide et donne une ampleur insoupçonnée à l'étroitesse de la scène. Les chanteurs y sont dirigés comme de vrais comédiens. Les décors de Marc Boisseau sont beaux. De l'opéra tout y est. Il ne manque pas un bouton de bottine. Jusqu'à la scène de l'église et du bal.

Reste que cette œuvre méritait, pour sa création, des chanteurs d'une tout autre tenue. Epargnons Dominique Visse et Béatrice Cra-moix, parfaits dans leur rôle de maîtres de cérémonie. Mais reconnaissons que le Julien Sorel de Jean-Jacques David, malgré un jeu sympathique ne correspondait pas du tout à ce que l'on pouvait attendre d'un tel personnage. Liliane Mazeron, en Madame de Renal, est totalement inexistante. La musique de Claude Prey méritait une distribution plus en rapport avec les qualités acrobatiques qu'elle demande aux chanteurs.

Il est toujours difficile de rendre compte, avec objectivité, d'une création contemporaine. Les partis pris musicaux peuvent être acceptés ou refusés. Mais là n'est pas la question.

Claude Prey, par la musique et le texte, superpose deux "intellectualités". Le public est ainsi forcé à un double déchiffrement. La chaleur infernale et l'odeur de renfermé qui régnaient ce soir-là, au théâtre municipal ne disposait certes pas les esprits à ce terrible effort. Toutes les énergies étaient occupées à agiter les programmes en guise d'éventails. Dès l'ouverture les dernières cravates s'étaient réfugiées dans les poches des vestons.

L'Œuvre méritait mieux

L'accueil du public a été d'une grande politesse malgré toutes les réserves émises, quelques petites déceptions, il faut reconnaître la qualité du spectacle dans son ensemble. Claude Prey et Mireille Larroche font plus que forcer l'estime, ils finissent par emporter notre adhésion.

Patrick De MARIA

Aujourd'hui

11h00 - Librairie Vents du Sud : Rencontre/Signature 7 rue Maréchal Foch. Jean-François Labie dédicacera son ouvrage "Sonate baroque", consacré à William Christie en présence du musicien et de Brigitte Massin Directrice de la Collection de la Musique aux éditions Alinéa.

17h00 - Théâtre Municipal : Deuxième représentation de "Le Rouge et le Noir" Opéra-opéra de Claude Prey, d'après le roman de Stendhal. Mise en scène Mireille Larroche, direction musicale : Philippe Nahon.

21h00 - Cathédrale Saint-Sauveur : David et Jonathas de Marc Antoine Charpentier. Orchestre et Chœurs Les Arts Florissants. Direction : William Christie.

Festival d'Aix-en-Provence

Des longueurs en "Rouge et Noir"

C'était en juillet 1980. Claude Prey enchantait une des nuits aixoises avec son opéra "Les liaisons dangereuses", donné dans la cour de l'Hôtel de Valbelle. Avec la "Péniche Opéra", qui a quitté pour un été les berges de la Seine, ce compositeur créait hier soir son nouvel opéra sur un autre grand classique de la littérature: "Le Rouge et le Noir" de Stendhal.

Le propos de Claude Prey, cet élève de Messiaen et de Milhaud, est de rénover l'opéra pour l'accorder aux exigences de notre époque. On attendait donc avec impatience cette commande d'Etat. Il est toujours réconfortant de voir avancer le théâtre lyrique. Ce ne fut pas tout à fait le cas hier dans le vieil Opéra d'Aix-en-Provence.

Avec un sujet aussi romantique, Claude Prey allait nous donner un opéra-opéra, du théâtre dans le théâtre. Le propos de ce compositeur et de son metteur en scène Mireille Laroche reste assez confus. Les quelques moments intéressants s'engluent dans un bric-à-rac scénique et verbal. Dommage car deux personnages sont là pour nous commenter l'histoire et la résumer: Elisa et Geronimo que le compositeur considère comme des espions.

Cela commence pourtant fort bien. Après une ouverture qui commente le procès de Julien Sorel, la famille de M. de Rhéal nous apparaît sur fond de rumeur industrielle. Voix parlées, voix chantées sur l'orchestre il n'en faut pas plus pour situer le climat. Mais cela ne va pas très loin, l'atmosphère de cette vie bourgeoise de province et plus tard parisienne n'est pas mise en évidence.

Quand au personnage de Julien Sorel il reste falot, ou sont passées la soif d'arriver, la morgue de ce héros romantique? Si le héros cherche sa voie son interprète Jean-Jacques David cherche sa voix dans tous les modes d'expression. Parmi les dix-huit chanteurs on peut retenir: Liliane Mazon (Mme de Rhéal et Fervaques), Jacques Bona (M. de Rhéal et La Môle) et surtout l'étonnante présence de Dominique Visse (Geronimo) qui passe avec humour et drôlerie du baroque au contemporain.

La partition de Claude Prey n'offre pas souvent un intérêt certain, on est loin du génie de compositeurs comme Kagel ou Henze, qui travaillent aussi sur le plan du théâtre musical expérimental. Il est vrai que les musiciens d'Ars Nova sous la direction de Philippe Nahon n'ont pas su sublimer ce qui pouvait l'être. Dans la seconde partie de son opéra-opéra, Claude Prey a choisi de mêler à l'action du roman, de courtes scènes du "Guillaume Tell" de Rossini. Il n'a réussi qu'à égratigner la musique le deux génies: Rossini et Offenbach.

Justement en parlant d'Offenbach, Mireille Laroche sert une scène de bal des plus affligeantes, dont peu de théâtre de province voudraient revendiquer la paternité. Mais n'est-ce pas dans le propos de Claude Prey qui péçise que les éléments de l'opéra traditionnel sont mis à l'épreuve de l'action romanesque. Cette plaisanterie nous a tenu tout de même trois heures dans la douce température du vieil et inconfortable Opéra d'Aix-en-Provence.

Michel ALEXANDRE

26. Juli 1989

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

Le Rouge perd le Noir

Claude Prey crée un opéra à Aix à partir du roman «Le Rouge et le Noir». Stendhal ne s'est pas laissé faire...

Aix-en-Provence: de notre envoyée spéciale

Puisque l'Etat l'a commandé au compositeur français Claude Prey, «Le Rouge et le Noir» se devait d'être l'événement contemporain du festival mozartien par excellence. En effet, depuis plusieurs années, les créations avaient déserté Aix.

Le cinquième spectacle de cette édition 89 n'aura pourtant pas été une réussite. Le public, non content d'avoir à supporter des conditions d'écoute éprouvantes, n'aura pas pu échapper à une œuvre embrouillée et sans imagination.

Public minimum

Ce spectacle n'a d'ailleurs pas eu les honneurs de la Cour de l'Archevêché, mais a été créé au Théâtre municipal de la Ville, lieu inconfortable, vétuste et étouffant. Heureusement pour l'œuvre, qui a bénéficié d'un public minimum dans un lieu de petite taille: la désertion est presque passée inaperçue...

Choisir, à l'aube du 21ème siècle, «Le Rouge et le Noir» de Stendhal comme base de l'action est déjà une preuve d'anachronisme remarquable.

Mais pourquoi pas, si ce chef-d'œuvre de la littérature française du 19ème gagne par son adaptation lyrique la modernité qu'elle recèle;

Claude Prey s'est embarqué sur les chemins de la complication avec une incompréhensible insistance. Si la mise en scène, les décors et le fil conducteur de la lectrice (de l'original) ne mettaient en image une histoire quasiment entrée dans l'inconscient collectif des Français, tant elle est connue, on ne comprendrait rien. Inutile de dire que sans ces supports, l'œuvre devient abstraite...

Basée sur la rupture, le conflit et la superposition de discours, d'actions et de thèmes musicaux, «Le Rouge et le Noir» éclate en mille intentions, dont aucune n'est suivie jusqu'au bout, dont chacune se perd dans l'autre. Voilà donc un système qui étouffe le texte le plus sûrement et tranquillement du monde.

Efficacité scénique

Difficilement rattrapable sur le plan musical, l'opéra de Claude Prey révèle cependant une certaine efficacité scénique et dramatique. Mais Stendhal a quand même une large part de responsabilité dans ce relatif succès... Restent donc la mise en scène de Mireille Larroche et les décors de Marc Boisseau pour redonner un peu de cohésion à l'ensemble. L'équipe de la Péniche Opéra de Paris n'a pas donné dans la surprise. Mais au moins, elle a assuré un maintien de cap stable.

Chanteurs et orchestre ont de leur côté hissé tant bien que mal des voiles solides, évitant ainsi de justesse un naufrage prévisible. Philippe Nahon à la tête de l'orchestre Ars Nova s'est lancé dans l'entreprise avec précision et Jean-Jacques David (Julien), Géraldine Ross (Mathildes), Liliane Mazon (Mesdames de...), Béatrice Cramoix (Elisa), Dominique Visse (Geronimo), Jacques Bona (Messieurs de...) et les neuf autres chanteurs, ont composé un plateau somme toute assez complet. Dans les conditions de difficulté vocales auxquelles tous étaient soumis, il faut particulièrement souligner la maîtrise des trois enfants qui n'avaient pas la partie aisée...

Sans rien dévoiler de nouveau ou de caché, Claude Prey s'est contenté d'illustrer un drame littéraire qui visiblement ne s'est pas laissé faire. Une leçon à méditer...

Sylvie BONIER

Festival d'Aix-en-Provence (4)

Création mondiale d'après Stendhal

«Le rouge et le noir» de Claude Prey

A côté des quatre grands opéras qui alternent au Théâtre de l'ancien Archevêché (voir nos éditions précédentes), le Festival d'Aix comporte de nombreuses autres activités en divers lieux.

Ainsi, donnant l'impression d'un événement «off-festival» bien qu'officiellement patronné par lui: la création mondiale au Théâtre municipal (petite salle à l'italienne) d'un opéra commandé par l'Etat, d'après le roman de Stendhal «Le rouge et le noir», musique de Claude Prey. Ce dernier, compositeur français s'illustrant avant tout dans le domaine du lyrique, signa voici quelques années un opéra d'après «Les liaisons dangereuses», qui connut un certain succès dans les pays francophones.

Lui-même auteur du livret, Claude Prey a écrit une partition qui colle parfaitement au texte. Un orchestre d'une vingtaine de musiciens, utilisant des instruments traditionnels, y compris deux harpes, produit une musique qui, pour être essentiellement dissonante, est cependant rarement agressive et souvent apte à créer l'atmosphère. Les interprètes parlent (de façon scandée) ou s'expriment en un parler-changer ou encore en des mélodies à la ligne généralement fort simple.

Il y a là des réminiscences - Britten, Stravinsky... - ou des renvois: au grégorien, au canto hondo, à Rossini dont on joue une scène entière extraite de *Guillaume Tell*. De tels pastiches sont, bien sûr, d'un goût discutable et peu enrichissants. L'oeuvre est assez plaisante à suivre dans sa première partie, mais n'évite pas l'écueil de la longueur dans la deuxième.

Le spectacle est monté par la *Peniche Opéra* (Paris), avec une extrême économie de moyens: des estrades, quelques toiles peintes et quelques accessoires. Le metteur en scène Mireille Larroche (élève d'Ariane Mnouchkine) doit dès lors faire preuve de beaucoup d'inventivité pour sauver le spectacle; elle est aidée en cela par de beaux costumes d'époque (de Marc Bois-

seau) et de subtils éclairages (de Gérard Karlikow).

Les acteurs-chanteurs jouent avec conviction, bien que vocalement la distribution soit assez inégale. Nous avons surtout aimé la soprano Géraldine Ros (Mathilde), le contre-ténor Dominique Visse (Géronimo), le baryton Paul Géri-mon (*L'homme en noir*), Jean-Jacques David est un Julien Sorel évanescent, et Béatrice Cramoix l'exquise Elisa à qui incombe la lourde tâche de «lire» les pages du roman qui relient les diverses scènes entre elles. Philippe Nahon dirige l'Orchestre *Ars Nova*. Le tout ne manque pas de donner une impression d'amateurisme, peu apte à servir la musique contemporaine.

Parmi les nombreux concerts donnés à la Cathédrale St-Sauveur, un au moins est à marquer d'une pierre blanche: *Elias* de Mendelssohn, superbement chanté par José Van Dam, entouré des non moins bons Hans Peter Blochwitz (ténor), Charlotte Margiono (soprano) et

Nathalie Stutzmann (alto). Les Choeurs du Festival, mieux inspirés (et sans doute mieux préparés) que dans la *Flûte enchantée*, étaient admirables de cohésion et l'*English Chamber Orchestra* était dirigé avec une réelle ferveur par Jeffrey Tate.

Les récitals quotidiens de jeunes chanteurs, «Une heure avec...», dans le toujours agréable Cloître St-Sauveur, nous ont donné l'occasion de réentendre notamment Kurt Streit, le beau Tamino de *La flûte*, ce qui permit à nouveau d'apprécier ses qualités vocales, mais aussi de se rendre compte une fois de plus combien le *lied* est un art complexe où il est difficile d'éviter la monotonie d'interprétation quand on se trouve à l'aube de sa carrière...

Malgré une programmation au départ un peu hybride, ce Festival 89 aura connu quelques très grands moments et un succès de foule considérable.

Jean Lucas